**Titre :** Pagodes chinoises et annamites de Cholon (orné de 26 photogravures) -**Auteur :** Le-Van-Luu -**Date d'édition :** 1931-**Droits :** domaine public - **Identifiant :** ark:/12148/bpt6k5839862d **Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LK10-827-**Relation :** http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32357916r **Provenance :** bnf.fr

**LE-VAN-LUU**

*Instituteur en retraite ancien adjoint au Maire de la ville de Cholon*

# PAGODES CHINOISES

et

# ANNAMITES DE CHOLON

(Orné de 26 Photogravures)

HANOI

IMPRIMERIE TONKINOIS
80-82, RUE DU CHANVRE, 80-82

1931

*Repaginé par LP : 16-sep. 2013*

———

## Table des matières

AVANT PROPOS. ..... 2
CHAPITRE I. — Etablissement des Chinois en Cochinchine. — Aperçu de la société sino-annamite de Saigon-Cholon avant l'occupation française. ..... 3
CHAPITRE II — Considérations sur les pagodes chinoises et annamites de Cholon ..... 6
PREMIÈRE PARTIE ..... 6
DEUXIÈME PARTIE ..... 9
CHAPITRE III — Pagodes chinoises ..... 14
§ 1 — Huệ-thành-hội-Quán ..... 14
§ 2 — Fêtes données en l'honneur de la déesse Thiên hậu thánh mẫu. ..... 16
§ 3 — Xin-Xăm ou Consultation des personnages chinois et annamites déifiés et ..... 18
des divinités bouddhistes sur les actes intéressait la vie sociale ..... 18
§ 4 — Thất-Phủ Võ-Đế-Miễu ..... 19
§ 5 — Tam-Sơn-Hội-Quán ..... 20
§ 6 — Nhị Phủ hội Quán ..... 21
CHAPITRE IV — Pagodes annamites ..... 23
§ 1 — Minh-hương-gia-thạnh ..... 23
§ 2 — Nghĩa-nhuận-hội-quán. ..... 26
§ 3 — Phước-an Hội-quán ..... 26
§ 4 — Giác-viên-tự ..... 27
§ 5 — Giác-Hải-Tự ..... 30
CHAPITRE V ..... 31
§ 1 — Les obsèques du bonze Hoàng-ngãi ..... 31
§ 2 — Un chef de bonze se brûle vif. ..... 32

———

# AVANT PROPOS.

Au soir de sa vie laborieuse, celui qui a consacré, comme l'auteur de ces lignes, la plus grande partie de son existence, à l'éducation et à l'instruction de ses jeunes compatriotes, peut s'estimer heureux de pouvoir se rapprocher par la pensée, des chers petits confiés jadis à ses soins et devenus, pour la plupart, de bons citoyens, lesquels lui ont témoigné publiquement et à plusieurs reprises,

leur déférente et affectueuse amitié à propos de divers événements heureux survenus au cours de sa vie sociale.

Pour cela, mes chers amis, vous avez organisé des fêtes et des banquets en mon honneur à l'occasion de l'honorariat qui m'a été conféré et de ma promotion dans l'Ordre national de la Légion d'honneur.

Votre ancien instituteur, dont le seul mérite a été de remplir ses devoirs, fut si heureux, si confus, si ému qu'il ne put contenir son émotion et ses larmes.

En effet, n'est-il pas particulièrement réconfortant à un modeste maître d'école de savourer, à la fin de sa longue carrière, les témoignages répétés d'amitié et d'affection de ses anciens élèves ? Vous vous honoriez vous-mêmes, mes chers amis, en honorant ainsi avec éclat votre ancien éducateur par vos gestes spontanés et solidaires empreints de sublimes pensées.

Comme on le voit, les bonnes traditions ne disparaissent pas encore de chez nous : le maître passe avant le père.

L'occasion m'a été offerte aujourd'hui, mes chers amis, de me rappeler à votre bon souvenir et à votre indéfectible affection :

Le petit opuscule que voici, écrit sur la demande de la Municipalité de Cholon pour la monographie de notre bonne ville si chère à nous tous, est le premier et le dernier ouvrage qu'ait écrit et publié votre ancien maître, atteint malheureusement depuis de longues années de maux d'yeux ayant diminué dans de fortes proportions son acuité visuelle.

Inutile de vous dire que cette dernière s'affaiblit avec l'âge et que la lecture m'est devenu pénible.

Je suis donc très heureux de pouvoir vous payer de retour, en vous dédiant, à vous tous, ce modeste travail que le hasard a fait naître et qui contient, entre autres sujets religieux, certains faits susceptibles de vous rappeler l'heureux temps de votre jeunesse et de votre scolarité.

Acceptez-en donc cette dédicace comme gage de l'affection de celui qui vous a toujours aimés et que vous avez en retour payé avec usure.

L. V. L.

Cholon, le 23 Février 1931

---

# PAGODES CHINOISES et ANNAMITES DE CHOLON

---

## CHAPITRE I. — Etablissement des Chinois en Cochinchine. — Aperçu de la société sino-annamite de Saigon-Cholon avant l'occupation française.

Cholon, considérée aujourd'hui comme la capitale commerciale de l'Indochine française, était peuplée sous l'Ancien Régime presque exclusivement d'Annamites et de Chinois originaires des provinces méridionales: le KwangToung et le Fokien [1].

Le nombre de ces derniers s'est accru dans la suite avec le temps et considérablement depuis la chute de la dynastie des T'sing et les troubles qui ont bouleversé la Chine.

Actuellement, l'élément chinois est prépondérant à Cholon, où il accapare, comme au Siam et ailleurs, le petit et le moyen commerce, le négoce de riz et la plus grande partie des industries

[1] Ces deux provinces ont expédié des millions de Chinois qu'on rencontre dans les différentes parties du monde. Les Chinois du Nord s'en vont de préférence coloniser la Mandchourie et la Mongolie.

locales. Et cela paraissait naturel, étant donné que les fils des Han dont l'Annam subissait pendant des siècles le joug politique et économique, étaient et sont encore beaucoup mieux préparés que les indigènes à la lutte pour la vie.

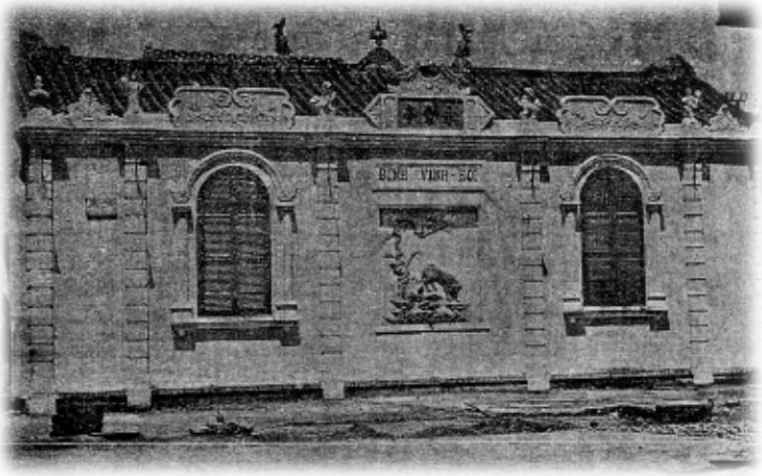
Les Chinois n'étaient pas inutiles au pays à la prospérité duquel ils ont contribué ainsi que leurs descendants, les Minh-Hương devenus annamites, issus de leur union avec des femmes indigènes.

Un nombre considérable de nos compatriotes de Cochinchine qu'on peut évaluer à un bon tiers de la population totale ont pour ascendants lointains ou récents des Chinois [2] réfugiés politiques d'abord [3] et immigrants par la suite. Presque la totalité de ces hôtes étrangers dont les qualités d'endurance, de sobriété et d'économie sont connues, étaient des hommes valides qui ont fait souche dans le pays d'adoption.

La loi interdisant aux femmes chinoises de s'expatrier étant enfin abolie en Chine vers la fin du XIXe siècle, on vit alors, comme aujourd'hui, des familles jaunes entières émigrer à l'étranger.

Avant l'occupation, Thầy-Gòn [4] (Cholon et Saigon actuels) que les Chinois appellent encore Bề-ngạn [5] était la capitale de la Basse-Cochinchine et le chef-lieu du Huyện de Tân-Long.

Elle comptait une vingtaine de mille âmes réparties dans de nombreux petits villages [6], qui formaient autant de quartiers distincts. Les indigènes qui exerçaient le même genre de commerce habitaient le même quartier, de même que ceux qui exploitaient les mêmes industries se groupaient dans des quartiers de leur corporation. Ainsi subsistent encore dans la ville modernisée des dénominations de *Xóm Dầu*, quartier où s'établissaient surtout des fabricants d'huile de coco ou d'arachide, *Xóm Than* où on fabriquait et vendait du charbon de bois, *Xóm-Củi* où se faisait le commerce de bois à brûler, etc.



*Un đình (pagode de génie tutélaire) d'un village annexé à la ville à Xóm-củi*

[2] Les noms patronymiques Tánh (Họ) comme : Âu, Bành, Ca, Chung, Cổ, Cù, Diệp, Giang, Hoa, Hồng, Khẩu, Khương, Khưu, La, Mã , Nhan, Ôn, Ông, Quách, Tàn, Tăng, Thái… et tant d'autres que portent certains de nos compatriotes dénotent leur ascendance chinoise lointaine ou récente.

[3] On sait que les Chinois se sont établis en Cochinchine presque en même temps que les Annamites (au XVIIe siècle). Deux officiers chinois Yang-Yenti (Dương-ngạn-Địch) et Cheng-t'-Sai (Trần-thắng-Tài, partisans de la dynastie des Minh que les Mandchous ont renversés, se sont réfugiés en Cochinchine en 1679, à la tête de 3000 hommes montés sur 50 jonques, avec l'agrément des souverains annamites résidant à Huế.

[4] Altération sans doute d'une dénomination cambodgienne de localité comme celle de Sadec en cambodgien Phsadek, marché de tôle et Soc-trang, Sroc Khlang, village du trésor et un grand nombre d'autres noms actuels de provinces ou de localités importantes de Cochinchine.

[5] Qu'ils prononcent Thầy-ngôn.

[6] Les noms de certains de ces villages subsistent encore ainsi que leurs Đình ou Miếu, temples dédiés au culte du génie tutélaire. Ils ont été donnés maintenant à des rues municipales traversant leur ancien territoire : Rue d'Ân-Bình, de Phong-Phú, de Tân-Hưng, etc.

La colonie chinoise de *Thầy-Gòn* se divisait en résidents et en commerçants de passage. Ces derniers arrivaient régulièrement tous les ans, à époque fixe, sur leurs jonques, favorisées par les moussons du N. O. en décembre ou janvier et repartaient, profitant des moussons favorables du S. E. sur les mêmes bâtiments qui les avaient amenés, lestés de riz et de produits locaux.

Ces commerçants importaient surtout des médicaments et des plantes médicinales à l'état brut, du thé, de la vaisselle, des tissus de soie et de coton, des pétards, des parapluies en papier huilé, des sandales ou babouches en cuir, des lanternes chinoises, du bois de santal, du papier de culte, etc… qu'ils cédaient en totalité à des commerçants de leur nationalité établis dans le pays ou à des marchands annamites qui les revendaient en détail sur place.

Le port de Saïgon recevait, comme aujourd'hui, les jonques venant des côtes d'Annam qui apportaient du *Nước-mắm*, des poissons secs et salés, des cordes de coco, des tourteaux d'arachide, des meubles incrustés de nacre et autres produits du Centre et du Nord.

La monnaie en circulation dans tout le pays était représentée par la ligature de sapèques de 10 tiền de 60 sapèques de zinc chacune, le *Bạc-đinh*, lingot d'argent de la grosseur du petit doigt et le *Bạc-nén*, lingot d'argent plus gros pesant 375 grammes et valant 16 piastres mexicaines et la piastre mexicaine enfin qui valait 7 ligatures.

Presque tous les petits industriels ou artisans étaient indigènes. Ils exploitaient leur métier ou industrie dans des compartiments ou dans des maisons en bois couvertes en tuiles qui leur servaient en même temps de demeures et d'ateliers.

Ces maisons étaient toutes en profondeur, généralement basses, sombres et humides. Les bourgeois et les commerçants chinois seuls habitaient des maisons construites en briques et couvertes en tuiles, mais également basses.

Le reste de la population s'éparpillait dans des paillotes, pressées les unes contre les autres, le long de petites rues tortueuses transformées en mares d'eau stagnante pendant les saisons de pluie.

Les associations commerciales en noms collectifs ou anonymes étaient rares même chez les résidents chinois : chacun travaillait pour son compte et de ses propres forces. Les résidents chinois étaient en général riches ou aisés.

On déduirait de là que le commerce était insignifiant et que l'industrie familiale produisait juste assez pour la consommation locale, le pays étant fermé aux étrangers, excepté aux Chinois, sujets de la grande nation suzeraine.

On trouvait cependant dans la ville des bijoutiers à façon, des fondeurs, des forgerons, des tisserands, des teinturiers, des brodeurs, des laqueurs-doreurs, des scieurs de long, des tourneurs, des constructeurs de barques, des fabricants de meubles et de cercueils, etc. ..

Les Chinois étaient surtout commerçants, briquetiers, potiers, pharmaciens, médecins, devins.

Ce n'est que pendant l'occupation française que l'exode des Chinois a été intensifié et favorisé par des moyens de locomotion rapide, surtout les bateaux à vapeur. Les qualités raciales des Chinois, jointes à leur solidarité bien connue, ont triomphé de tous les obstacles et leur ont permis de supplanter sans peine et complètement les aborigènes dans toutes les branches de l'activité humaine : commerce, industrie, navigation fluviale.

Les Minh-Hương, issus de leur union avec les femmes du pays, étaient annamites par la langue et les mœurs. Ils l'étaient aussi par la loi du pays. [7]

Ils étaient astreints au port du chignon et du costume national annamite et étaient groupés en communes (*làng Minh-Hương*) dont les inscrits étaient exemptés du service militaire et de prestations en nature moyennant une taxe spéciale acquittée par leurs notables. Ceux-ci étaient en général bien vus des autorités.

Les impôts ou contributions étaient payés en espèces et en nature.

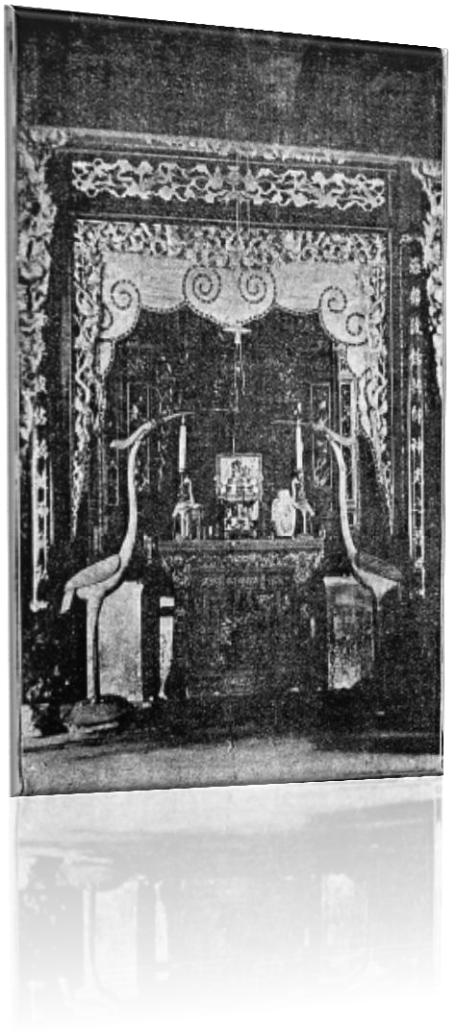
Les greniers publics étaient établis aux chefs-lieux des provinces ou centres importants. Ils regorgeaient de paddy destiné au secours éventuel de la population victime des calamités dues à des perturbations atmosphériques : typhons raz-de-marée, inondations, surtout de la disette qui sévissait

[7] Đường nhơn hậu duệ nghi sáp nhập minh hương xã tịch.

parfois dans une partie du royaume, alors que le reste du pays était dans l'abondance et cela, par suite du défaut de voies et moyens de locomotion rapide.

On voyageait en palanquins, à cheval et surtout en sampans, toutes les localités importantes ainsi que les chefs-lieux de province étant accessibles en Cochinchine aux sampans et aux barques servant de transports.

La batellerie a été toujours assez active sur les fleuves et arroyos.



*Intérieur du đình précédent*

## CHAPITRE II — Considérations sur les pagodes chinoises et annamites de Cholon

### PREMIÈRE PARTIE

§ 1. — Les pagodes chinoises et annamites qui fourmillent dans la cité [8] sont toutes de date récente relativement à l'établissement des Chinois et des Annamites dans le pays.

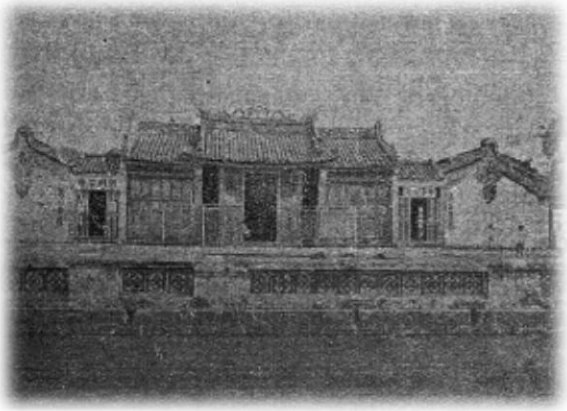
Les plus anciennes n'ont pas un siècle et demi d'existence — En effet la première colonie chinoise formée, comme nous l'avons vue précédemment, presque exclusivement de soldats recrutés dans le midi de la Chine parmi la basse classe et de quelques aventuriers, avait d'abord à s'occuper

[8] Cholon est la ville indochinoise la plus riche en pagodes. Elle en compte plus de trente dont les deux tiers sont annamites non compris les nombreux *đình* des villages annexés.

d'autres choses que d'élever des pagodes — Les premiers soucis des nouveaux venus étaient tournés vers tout ce qui était susceptible de pourvoir à leur établissement : habitation, moyens d'existence, création d'un foyer. — L'édification des temples, même provisoires, où les pratiques religieuses de certains d'entre eux eussent pu se manifester, était au second plan des préoccupations des réfugiés politiques qu'ils étaient.

Beaucoup d'entre eux avaient bien dans leur demeure particulière des autels où trônaient leurs lares ou génies nationaux mais point de pagodes communes. Celles-ci n'ont été édifiées que longtemps après, lorsque la colonie chinoise fut en nombre assez élevé pour justifier la création des pagodes.

Deux de ces dernières sans doute, la *Thất phủ Thiên-Hậu-cung*, rue de Cây-mai et la *Thất Phủ Võ-đế miễu*, angle des rues de Canton et de Cây-mai auraient été construites avec le produit des souscriptions faites au sein des 7 congrégations parmi lesquelles étaient et sont encore répartis les immigrants chinois et aussi dans la population indigène — Parmi les souscripteurs annamites de la seconde de ces pagodes, on relève les noms de nombreuses dames, notamment celui de la femme du Vice-roi *Lê văn Duyệt* de la Basse-Cochinchine, qui fit un don important en espèces.



*Thất phủ Thiên-hậu cung*
*Une des plus anciennes pagodes chinoises de Cholon (chùa Bẩy phủ Bà)*

Les pagodes précitées remplacèrent les pagodons disséminés dans la ville et qui tombaient en ruines.

Plus tard, sous le règne de Thiệu-Trị, des pagodes nouvelles particulières à chaque congrégation, ont été édifiées successivement par leurs ressortissants devenus plus nombreux, au moyen des produits des quêtes faites parmi les coreligionnaires.

C'est ainsi que la plus riche pagode chinoise de Cholon la Huệ-thành Hội-quán, rue de Cây-mai a vu le jour ainsi que les temples foukienois et hainannais. Presque la totalité de ces pagodes connues sous le nom générique de *miếu* par opposition au *tự* (*chùa*), exclusivement réservés au culte de Bouddha, ont été consacrées à la vénération des personnages chinois élevés au rang des dieux et dont la vie et surtout les pouvoirs miraculeux, plus ou moins mythiques, ont été transmis de génération en génération et dont personne ne sait rien d'effectif, mais que les croyances populaires, renforcées par la foi des âmes simplistes, ont persisté à révérer comme des dieux tutélaires.

Aucun écrit authentique n'a relaté même sommairement du moins à ce que nous sachions, la vie et les exploits de ces héros déifiés dont les principaux étaient le général Quan-Công des temps des Tam-Quốc et la déesse de Mi-châu.

Le culte de ces deux demi-dieux a occupé presque toutes les pagodes chinoises de Cholon. Nous essayerons plus loin d'en esquisser les portraits entrevus dans le nébuleux chaos que sont les traditions populaires chinoises à leur endroit en nous basant sur des révélations plus ou moins dignes de foi.

L'autorité suprême, temporelle ou spirituelle en Chine, personnifiée jusqu'ici par des Empereurs nationaux ou mandchous a, de tout temps, ratifié les croyances populaires en ce qui concerne les demi-dieux en investissant ces derniers de titres nobiliaires les plus pompeux, élevés finalement à celui de *đế* (empereur) décerné à Quan Công et celui de *Thiên Hậu* (reine céleste) attribué à la déesse de Mị-châu dont il est question précédemment.

Il est bon de noter que l'état d'âme des hautes classes chinoises d'aujourd'hui, orientées vers la civilisation moderne a été profondément modifié et qu'il ne subsiste plus en elles qu'une foi limitée aux pouvoirs miraculeux de ces personnages déifiés.

Presque toutes les pagodes chinoises de Cholon ont été construites avant la conquête. La date de leur création n'a pas même été mentionnée, du moins à ce que nous sachions. D'une manière générale on peut dire que tous les temples chinois édifiés avec le produit des souscriptions ou quêtes faites à domicile, d'après les plans communs aux pagodes chinoises modifiés plus ou moins en ce qui concerne leurs dimensions, n'ont subi aucune réparation partielle et peu coûteuse susceptible de prolonger leur existence, faute de fonds prévus pour leur entretien.

D'ailleurs le bois, matière la plus périssable, entrait pour une bonne part dans l'édification des monuments chinois, les colonnes massives, la charpente, les décors intérieurs en étaient en bois dur et précieux, ce qui n'empêchait que médiocrement l'œuvre destructrice du temps : il faut reconstruire dès que le monument, sevré de réparations partielles, menace ruine.

*Intérieur d'une pagode chinoise*

Quelques-unes de ces pagodes, qui sont maintenant en bon état, végétaient ainsi, faute de réparations, au su et au vu des croyants indifférents jusqu'au jour où leur vétusté constatée exigeait impérieusement leur réédification. Alors on se cotisait et on construisait. Mais par la suite, la même indifférence se renouvelait. Même en ce qui concerne les pagodes disposant des revenus importants comme la *Huệ-thành-Hội-quán* dont il est parlé plus haut, le temple des Minh-Hương, rue des Marins que nous allons aborder plus loin, on paraissait se cantonner dans ces principes innés du peu de largesse de vue des gens.

Les pagodes chinoises du genre des *miếu* sont en général confiées aux soins d'un *tự*, chargé d'entretenir des feux sur les autels et de veiller à la propreté des locaux, assurée par un ou deux hommes qui ont élu domicile dans les dépendances.

D'accord avec le *tự*, ils y ont même hébergé des compatriotes étrangers à la pagode, venant de Chine ou ailleurs, en quête de travail ou simplement pour y recevoir les soins de médecins asiatiques de la ville.

Dans aucune de ces pagodes on ne voit de bonze résident, si ce n'est dans les temples foukienois, où parfois, séjournent des prêtres bouddhistes de passage.

Les vastes cours de certaines de ces pagodes, devenues maintenant sans emploi par suite du retrait définitif des scènes théâtrales, qui y étaient représentées lors des fêtes en l'honneur des divinités, sont transformées en cours de récréation des nombreux écoliers chinois, dont les salles de classe ont été établies provisoirement dans les vastes dépendances de ces pagodes. C'est également dans ces cours ou enceintes, qu'aux heures de récréation on voit de jeunes élèves s'exercer à la gymnastique ou autres sports très en honneur maintenant chez les Chinois.

## DEUXIÈME PARTIE

§ 2 — Les pagodes annamites sont d'ordinaire d'apparence plus modeste et de dimensions moins étendues que leurs similaires chinois, si on ne tient compte que des pagodes proprement dites, construites comme les autres, en bois et en briques, couvertes en tuiles.

Aux pagodes proprement dites, se rattachent ordinairement des bâtiments ou pavillons adjacents, en bois ou en briques couverts en tuiles, servant de logements aux bonzes et bonzesses et parfois de cloîtres aux bourgeoises plus ou moins aisées qui, dédaignant les biens terrestres, à la suite des chagrins domestiques ou des malheurs persistants, ont cherché un baume à leurs maux en se réfugiant au sein de la béatitude terrestre.

Elles se sont rasé la tête, ont adopté le costume religieux fait de toile grossière et se sont soumises volontairement aux règles austères de la vie religieuse. Elles se sont décidées à finir leurs jours dans des monastères que sont certaines pagodes annamites, juchées parfois au sommet des collines, loin de toute habitation.

Certaines de ces religieuses improvisées, si on peut s'exprimer ainsi, ont fait de leur vivant des donations importantes aux pagodes qui les abritent. Ces donations consistent d'ordinaire en rizières dont les revenus assurent avec les libéralités des dames pieuses, l'entretien de ces pagodes. D'autres dévotes riches ont souvent créé des pagodes à elles, entretenues à leurs frais et dotées de revenus.

Ces rizières, objet de ces donations, entre vifs dont la jouissance exclusive et perpétuelle devrait être assurée aux pagodes précitées, selon la volonté formelle des donatrices, sont souvent dans la suite passées dans le domaine local ou communal par suite de l'ignorance de ces dernières en matières de droit d'aliéner.[9]

Elles avaient établi et signé des actes de donations entre vifs dans la forme annamite au profit des pagodes nées de leur dévotion et avaient fait souvent inscrire les noms des *Hoà-thượng* (supérieurs) de ces pagodes au Địa-bộ comme propriétaires des biens destinés à leurs pagodes.

[9] Tel est le cas de la pagode de Huệ-Lâm, rue Delfosse à laquelle la municipalité de Cholon a alloué tous les ans une subvention de 600 $.

*Pagode annamite Từ-án tự Phú-lâm (Cholon)*

Après la mort des propriétaires supposés, qui, naturellement, n'avaient point laissé de lignée, ayant été prêtres et célibataires, les parcelles de rizière ainsi aliénées ont échappé des mains des propriétaires réels que furent les pagodes non pourvues de personnalité civile, pour tomber dans le Domaine. C'est ainsi qu'ont disparu certaines pagodes créées par des dames dévotes et de bons sujets qui s'étaient faits bonzes et directeurs des temples créés par eux et grâce à leur argent. Le tarissement de la source qui les alimentait fut la cause de la disparition de ces temples. Les terrains même sur lesquels avaient été édifiées les pagodes précitées, ont été de la même façon perdus, après la disparition de ces dernières, tombées en ruines et démolies, faute de ressources pour les reconstruire.[10]

Les pagodes annamites de Cholon sont, contrairement à leurs similaires chinois, situées de préférence, dans les quartiers paisibles et éloignés où les bruits de la ville n'arrivent point, cachées ou dissimulées au milieu de la verdure et de grands arbres aux branches élancées, qui entretiennent, dans la fraîcheur, les lieux sacrés éminemment propres au recueillement. C'est là, dans le calme parfait, que troublent de temps à autre, les aboiements des chiens et les cris perçants des charognards ailés, que se prélassent impassibles sur leurs autels Sâkyamuni et les autres divinités bouddhiques.

Le culte en est assuré, dans les pagodes peu fortunées, par un seul bonze, qui porte le titre de *Thủ-tọa, Giáo-thọ* ou *Yết-ma*, et dans de grandes pagodes, par un ou deux prêtres ayant à leur tête un *Hòa-thượng* (supérieur). Le nombre de supérieurs est assez limité, il est actuellement de trois pour tout le territoire de la ville.

Ce sont en général des prêtres qui font honneur à leur pagode et à la religion, à laquelle ils se sont voués corps et âmes dès leur jeune âge. Ils se sont imposés au respect et à la vénération des croyants par leur désintéressement, leur abnégation et leur vie austère, ne vivant que des végétaux, ne marchant que nu-pieds et ne couchant que sur la dure.

S'ils sont de bonne conduite, tous les *Tăng* ou *Sư* (prêtres) peuvent devenir *Trí-sự* ou *Thủ-tọa* (bonzes résidents) après deux ou trois années d'études poursuivies dans les pagodes et de pratiques religieuses. Ils pourront, dans la suite, être nommés *Giáo-thọ*, s'ils ont satisfait aux épreuves de mortifications imposées aux candidats de ces fonctions. Ces épreuves consistent généralement en jeûnes sévères compliqués de veillées en prières et de réclusion forcée et cela pendant les trois mois entiers que durent toutes ces cérémonies adéquates, appelées *Trường-hương* (littéralement longues épreuves d'encens).

[10] Tel est le sort de la Phước-hưng-tự, Bd. Charles Thomson, à côté de la villa qu'habite actuellement avec ses enfants la veuve d'un fonctionnaire et la Phước-hải tự dont le terrain a été englobé dans le domaine de l'hôpital indigène de Cochinchine.

*Le Révérend Hoà-thượng Thanh-ấn, supérieur d'une Pagode Từ-ân à Phú lâm Cholon*

À ces cérémonies, sont convoqués tous les bonzes voisins, qui reçoivent l'hospitalité de la pagode où doivent avoir lieu ces solennités.

Ils prêtent pendant tout le temps de leur séjour, le concours de leurs prières, et font la connaissance des nombreux fidèles accourus en foule à cette circonstance.

Les *Giáo-thọ* sont nommés d'office *Yết-ma* s'ils ont persévéré dans la bonne voie en se montrant dignes de la confiance des croyants.

Enfin, le titre de *Hoà-thượng* ne peut être conféré aux prêtres d'élite jouissant de la considération générale et de l'estime publique, qu'à la suite d'une cérémonie qui rappelle la tonsure des prêtres catholiques et qu'on appelle le *Trường-kỳ* (épreuves de feu). Cette cérémonie qui intéresse le clergé bouddhique ainsi que les croyants ne se célèbre pas sans apparat.

Tous les dirigeants des pagodes de la province, quels que soient leurs titres, sont convoqués un jour d'avance. Et après des jeûnes et des prières publiques, ils procèdent, au milieu d'une affluence de bonzes, de fidèles, de profanes, à la cérémonie du sacre. Le prêtre qui en est l'objet, s'est purifié, et, revêtu de ses habits pontificaux, il se met à genoux, tête nue au milieu du cercle formé par les bonzes en prières. Le plus âgé des *Hòa-thượng* présents se lève, prend dans un plateau de bois que présente un bonze, trois petites boulettes grises de la grosseur d'un pois [11], s'avance vers le prêtre agenouillé, les lui applique au sommet de la tête rasée à l'emplacement indiqué sur la boîte crânienne par l'empan du pontife chargé du sacrement, partant de la naissance du nez de l'aspirant *Hoà-thượng*. Puis, armé d'un tison ardent dont il communique le feu à une boulette, il récite des prières que répètent en chœur tous les bonzes assistants au son de la musique que domine un peu le retentissement de l'airain sonore.

Dès que la première boulette s'est consumée, il met le feu à la seconde, puis à la troisième et dernière. Le pénitent, soumis à cette épreuve de feu, ne pousse aucun cri, mais répète à haute voix : *Nam-mô-a-di-đà-phật* (Salut Bouddha ! salut !) jusqu'à ce que la dernière boulette soit complètement carbonisée et éteinte.

La solennité prend fin lorsque les prières chantées en chœur par tous les assistants ont cessé.

Un grand dîner où le végétarisme est strictement observé comme à tous les repas servis en cette circonstance à la pagode, est donné en guise de remerciements à tous les bonzes convoqués, qui s'en vont, les uns après les autres, après avoir présenté leurs félicitations affectueuses au *nouveau Hòa-thượng.*

La fête du sacre décrite plus haut attire, comme le *Trường-hương*, une multitude de croyants venus de toutes les provinces et confère au *Hoà-thượng* l'autorité morale dont ils jouissent auprès du public. Sous l'ancien régime, l'élection des *hoà-thượng* a été ratifiée par un édit royal.

[11] Ces boulettes sont faites de feuilles tenues d'une plante aromatique appelée *Thuốc cứu* auxquelles on ajoute de la sciure séchée.

Ils ont la haute direction de la pagode confiée à leurs soins, font des prières le matin, à midi et le soir, soit seul, soit en compagnie d'autres bonzes, reçoivent les fidèles, recueillent les libéralités faites à la pagode, veillent à la propreté des locaux, à l'entretien du potager dont les produits contribuent, dans une large mesure, à l'alimentation du personnel et des gens (hommes ou femmes), que la pauvreté, plus que la vocation, a obligés à chercher le gîte et la subsistance au sein d'une communauté religieuse. Ces réfugiés, prêtres accidentels, à la tête rasée comme les autres, travaillent la terre en compagnie de nombreux petits garçons tondus, apprentis-bonzes, tout en s'initiant aux pratiques religieuses.

Ils ne sont pas payés, pas plus que les bonzes, étant nourris, logés et habillés aux frais de la pagode comme ces derniers.

Tous les prêtres bouddhistes sont autorisés à prêter leur concours, soit dans les pagodes, soit au domicile des particuliers, à l'occasion d'un décès, des cérémonies anniversaires d'un décès et d'autres solennités, principalement celle de fin de deuil. Ils ont droit à l'intégralité du profit casuel dont ils disposent à leur gré.

Si les cérémonies commandées pour le salut de l'âme d'un trépassé doivent avoir lieu à la pagode, la famille de ce dernier remet au Hoà-thượng ou tout autre bonze directeur de la pagode, une certaine somme d'argent plus ou moins importante, selon le degré de l'éclat qu'elle désire donner à la solennité projetée, mais qui dépasse rarement cent piastres. Le bonze organise la fête en commandant à un cartonnier de la ville, pour le jour convenu, des objets consistant ordinairement en effets d'habillement, souliers, parapluie, malles etc., en papier multicolore, ainsi que des lingots d'argent et d'or également en papier, qu'on se propose d'offrir aux mânes du défunt, conviés pour la circonstance, à plusieurs repas servis matin et soir, sur un autel spécial et dans lesquels toutes les espèces de viandes et même tous les produits d'origine animale, sont rigoureusement prohibés.

Les offrandes aux divinités bouddhiques qu'on invoque en cette circonstance, consistent comme toujours, en riz fumant cuit à l'eau, fruits, thé, fleurs accompagnés parfois d'une marmelade sucrée appelée *Chè hột sen* ou *Chè đậu*, mets légers préparés avec des grains de nénuphar ou de haricot cuits dans du sucre candi et assaisonnés parfois d'eau de fleurs d'oranger. Toutes ces offrandes aux divinités aussi bien qu' aux mânes sont accompagnées de cierges allumés, de baguettes d'encens brûlées en partie, de prières, de chants ou cantiques des bonzes en costumes pontificaux et aux sons d'une musique religieuse, à laquelle se mêle à intervalles réguliers, le sonde la grosse cloche d'airain et du tambour géant.

Ces cérémonies qui se répètent deux fois dans la journée et auxquelles assistent tous les membres de la famille du défunt prosternés en costumes de deuil devant les autels, durent environ deux jours. Enfin un repas où le végétarisme est entièrement maintenu est offert en sacrifice aux mânes errants (*Cô-Hồn*) en plein air avec le même cérémonial. Ce festin clôture la série des offrandes et met fin aux cérémonies.

Les *Cô-Hồn* dont il est parlé ci-dessus, sont, d'après les croyances religieuses et populaires, les mânes des morts dont le culte n'a pas été entretenu par les leurs et qui erreraient en quête de nourriture.

Ils pourraient gêner le défunt ou plutôt ses mânes, si on ne songeait pas à se les rendre favorables. Les sacrifices faits aux *Cô-Hồn* sont toujours livrés aux pillages, lorsque les effets d'habillement et autres objets supposés propres à l'usage du défunt dans l'autre monde, ont été complètement carbonisés au pétillement des pétards.

Indépendamment des cérémonies accidentelles célébrées dans les temples bouddhistes et dont les détails ont été relatés ci-dessus, tous les *Rằm* ou *Ngươn*, c'est-à-dire les 15 des mois du calendrier chinois, où la lune apparaît la nuit dans toute sa plénitude, sont marqués par des fêtes rituelles.

Les *Rằm* du premier, du septième et du dixième mois sont les principaux et sont fêtés par des solennités bouddhiques importantes.

Ils attirent, comme les fêtes de Çakyamouni (8 du 4ème mois) de Di Đà (17 du 11ème mois) et 30 de *Quan-âm* (19 du 2è mois) une foule nombreuse de fidèles et de profanes venus de tous les points de la ville et souvent de loin. L'affluence est d'autant plus grande que la bonne réputation du *Hoà-thượng* ou de tout autre bonze directeur de la pagode est plus connue.

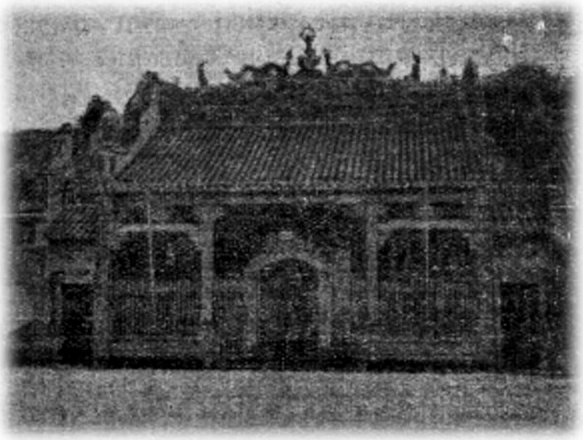
Par contre, les pagodes dont les dirigeants ont dans leur vie religieuse 6 ou 10 jours de jeûnes sur trente et qui ne sont pas considérés comme des prêtres sans tache, sont moins fréquentées et même désertées, ce qui nous porte à croire que la prospérité des pagodes annamites dépend de la valeur morale et de la vie privée des prêtres qui les dirigent.

Certains de ces derniers, qui se sont imposés à la vénération de leurs fidèles, comme nous l'avons dit précédemment, poussent leur fanatisme un peu trop loin : ils mettent fin à leur sacerdoce par des jeûnes très sévères et très prolongés qui les font bientôt mourir d'inanition.

D'autres plus décidés à rejoindre le Nirvana avec le moins de temps possible, se sont construits eux-mêmes, des bûchers où ils se sont brûlés vifs, malgré les supplications des fidèles et la défense formelle des Autorités locales.[12]

On voit encore dans l'enceinte des vieilles pagodes les tombeaux de ces prêtres fanatiques et aussi ceux des Hoà-thượng décédés.

Ces tombeaux, de forme spéciale, sont facilement reconnaissables de loin. Ils sont en maçonnerie et affectent la forme d'un prisme droit à base hexagonale, reposant sur des soubassements de pierre. Hauts environ de trois mètres, ils sont surmontés de toits pyramidaux couronnés par un bloc de maçonnerie en forme de calebasse. Certains de ces tombeaux sont couronnés par une coupole également en maçonnerie.



*Pagode cantonaise Huệ-thành-hội-quán (chùa bà) Rue de Cây-Mai.*

Les tablettes des *Hoà-thượng* morts au service de la religion et souvent leurs portraits en costumes pontificaux figurent sur des autels placés dans la pièce servant de salon du directeur et contiguë au sanctuaire dont elle n'est séparée que par une cloison en briques.

Ils sont l'objet d'un culte pieux de la part des habitants de la pagode et des croyants.

S'il est des pagodes dont le bon entretien et les décors intérieurs ruisselants de sculptures et de dorures font l'admiration des touristes, il en est d'autres, malheureusement plus nombreuses, mal entretenues et tellement délabrées qu'elles menacent ruine.

Elles sont appelées à disparaître dans un avenir prochain. Le bonze qui s'y installe (les pagodes dépourvues de revenus et peu fortunées sont desservies par un seul prêtre) et les rares fidèles, qui les fréquentent et les soutiennent de leur bourse, ne font rien pour en retarder la chute.[13]

Ils assistent impuissants à l'œuvre de la destruction sans pouvoir y remédier, faute de revenus suffisants.

[12] Tel fut le cas du Thủ-Tọa, directeur de la pagode de Phụng-Sơn, près du fort de Cây-mai, nommé Đinh-văn-Chấn, né au village de Phước-Thạnh (Gia-Định) en 1866, qui a délibéremment mis le feu au bûcher qu'il s'était construit et s'est éteint dans d'atroces souffrances en 1902, à l'âge de 37 ans. Un autre prêtre, le Yết-Ma Hạp, supérieur de la pagode de Tiền-lâm, rue de Cây-mai et à proximité de la pagode précédente né en 1870 (Canh-ngọ), s'est carbonisé volontairement le 19 du 9e mois de l'année Giáp-tí (1924), ses restes reposent dans le cimetière de la pagode de Giác-Viên.

[13] Tel est le cas des pagodes Tuyền-Lâm, Bửu-Lâm et Từ-Phước, rue de la Marne, près de Phú Lâm.

En effet pourrait-on raisonnablement espérer les reconstruire avec les produits des souscriptions ou quêtes faites légalement à domicile ? On est en droit d'en douter, le pays d'Annam et surtout la Cochinchine, qui n'a pas été indifférente aux grands événements mondiaux, politiques, sociaux et économiques qui ont bouleversé le globe, a évolué, depuis bien des lustres, vers un bouddhisme allégé, teinté de confucianisme aux prises avec d'autres religions rivales, librement propagées et gagnant tous les jours du terrain, pendant que la religion de Bouddha qu'on a toujours considérée comme nationale et qui n'a jamais fait de propagande en sa faveur dans le pays, se perd avec le temps.

Les pagodes dont il est question ici doivent, pour la majeure partie, leur déchéance précédant leur disparition complète, à l'indifférence religieuse assez marquée de la grande majorité de la population annamite que travaille la diffusion de l'enseignement occidental et surtout au relâchement constaté dans la vie privée des bonzes et dans le peu d'enthousiasme qu'ils apportent à l'exercice des pratiques religieuses et aussi à leur incapacité notoire dans bien des cas.

Tous les bonzes annamites ne sont pas exempts des travers communs au genre humain. Ceux d'entre eux, qui se sont imposés à la vénération des fidèles sont malheureusement peu nombreux. Aussi il est à craindre qu'à leur mort, les successeurs dignes d'eux et de la religion soient difficiles à trouver. Les pagodes les plus prospères d'aujourd'hui courent le risque de tomber à leur tour, en décadence, faute de bonzes-directeurs dignes de ce nom.

Nos bonzes annamites le sont de leur propre volonté ; ils n'y sont pas préparés préalablement comme les prêtres des autres cultes. Aussi leur culture laisse-t-elle à désirer de même leur moralité. Certains d'entre eux ne sont pas capables de déchiffrer un acte d'aliénation de propriété foncière ou un testament - partage rédigé en caractères chinois.

Ce n'est qu'au moment de s'initier aux pratiques religieuses, afin de se faire prêtre, que beaucoup d'entre eux ont commencé à apprendre les caractères et les King, (Livres sacrés) ils n'y réussissent pas toujours, tant l'étude en est ardue.

Bref sans organisation, ni direction technique, le culte de Çakyamouni, assuré ici par des bonzes ignares et mercantiles, n'inspire plus que l'indifférence presque complète, signe précurseur de sa décadence inévitable.

Nous ne parlerons dans cet exposé sommaire que des pagodes chinoises et annamites qui jouissent d'une certaine réputation dans la société sino-annamite.

## CHAPITRE III — Pagodes chinoises

### § 1 — Huệ-thành-hội-Quán [14]

Cette pagode fameuse entre toutes par l'éclat des fêtes qu'elle donnait tous les ans, avant l'établissement du régime républicain en Chine, est certainement la plus prospère de Cholon. Elle tire, dit-on, des revenus importants des compartiments ou maison de rapport qu'elle possède en ville.

Elle daterait de la période 1825-1830, du règne de l'Empereur Tao Kouan.

La date exacte de sa construction n'est mentionnée nulle part dans aucun document authentique, du moins à ce que nous sachions. Il en est de même pour toutes les pagodes chinoises de Cholon ; par contre les dates des reconstructions successives n'ont jamais manqué, pas plus d'ailleurs que les noms de nombreux donateurs qui ont participé pécuniairement à leur réédification.

La grande cloche d'airain de cette pagode porte la date Tao-Kouan 10ème année (1831), interprétée par d'aucuns comme celle de sa construction, alors que d'autres, plus logiques peut-être, ont affirmé que c'était la date où l'airain en question a été fondu.

[14] Littéralement *Association des gens de Huệ-Thành* qui est une circonscription voisine de la ville de Canton. Cette pagode est vulgairement appelée par les Cantonnais, Bà Miễu qu'ils prononcent Phó-Miếu et Chùa Bà par les Annamites.

Reconstruite sur le même emplacement, à l'angle des rues de Cây-mai et de Canton, la 10ème année du règne de l'empereur Hàm Phong (1859), avec le concours financier de la riche congrégation de Canton, cette pagode est flanquée à droite de coquets et vastes locaux à étages, servant de Công-sở [15] à toute la congrégation et, à gauche, d'un beau et grand bâtiment également à étage, abritant des centaines d'écoliers cantonnais; son style est celui de toutes ses pareilles, avec la même architecture caractéristique des temples chinois.

Cette riche pagode a été dédiée au culte de la célèbre déesse de *Mi-Châu,* baptisée par des édits impériaux du titre de *Thiên-hậu-thánh mẫu* (reine céleste).

Sa belle statue complètement dorée de la taille d'un bébé de trois ans, trône sur le maître-autel. Elle est voilée par des rideaux de soie brodée, couronnés d'un dais en bois à large fronton. L'ensemble est sculpté à jour et étincelant de dorures.

Le maître-autel est précédé de deux grandes tables parallèles, flanquées de chaque côté d'un grand parasol de soie de couleur brodée, espèce de dais circulaire à fond plat de toile, soutenu par une longue canne laquée.

Celle de devant supporte un grand brûle-parfum et deux chandeliers assortis en étain. Sur l'autre voisinent des objets de culte divers, potiche en porcelaine, étuis de joystick, service à thé, etc...

C'est devant ces tables, à terre, sur des nattes de rotin tressé, que les croyants viennent prier et consulter la déesse sur tous les actes de la vie courante : mariage projeté, concours à affronter pour un emploi rétribué, commerce à essayer, changement de domicile, maladie dont on redoute l'issue, etc... Nous en parlerons plus loin. Pour le moment essayons de reconstituer la vie légendaire de la déesse dont la famille et l'existence paraissent certaines d'après les Chinois et dont les pouvoirs miraculeux, étayés sur des fictions populaires, sont du domaine des mythes.

L'héroïne, issue de la famille des Lâm serait née à Mi-Châu circonscription dépendant de la sous-préfecture de *Bồ-dương* (Fokien) le 23 du 3ème mois de l'année cyclique *Giáp-thân* du règne de l'Empereur *Thần-tông* de la dynastie des *Tống* 1062 de l'ère chrétienne.

À l'âge de 8 ans, l'enfant apprit à lire et devint à 11 ans très douce, très pieuse, aimant et pratiquant assidûment la religion bouddhiste. Elle reçut à l'âge de treize ans, toujours d'après la version populaire, des mains d'un génie *Võ y,* une brochure intitulée *Ngươn-vi-bí-quyết* et trouva dans un puits, d'autres écrits dont la lecture acheva de la rendre rêveuse et méditative.

Son père, *Lâm-tích-Khánh*, se rendant un jour à Giang-Tây (Kiang-Si) sur une jonque chargée de sel qu'il allait vendre dans cette dernière province, fit naufrage en mer en compagnie de ses deux frères.

La jeune fille qui, comme d'habitude, travaillait à son métier, s'assoupit aussitôt, serra les dents, et étendit les bras en l'air, comme si elle maintenait quelque objet pesant. Sa mère, qui n'était pas loin, surprise et inquiète de son attitude, l'appelle ; pas de réponse. Poussant alors de grands cris et réitérant ses appels, sa mère n'obtient pas mieux une réponse. Alors prise de peur, elle s'élance vers sa fille toujours impassible, la secoue vivement, la frappe au visage en lui criant : « qu'as-tu, mon enfant ? parle vite ! parle ! — Mère, dit-elle enfin, mon père meurt noyé par votre faute ». Puis elle fit, entrecoupée de sanglots, le récit du naufrage avec tous les détails du drame qui coûta la vie à son père bien-aimé.

Elle avait sous l'inspiration saisi d'une main l'un de ses frères pendant que de l'autre elle tenait solidement le second qui allait se noyer. Pendant ce temps leur vieux père se débattait avec désespoir dans l'eau et allait lui aussi, se noyer, lorsque sa fille, prenant instinctivement entre ses dents, un pan de la veste du père parvint à retenir ce dernier à la surface de l'onde irritée.

Elle allait pouvoir les sauver tous les trois, lorsque sa mère, impatientée d'obtenir ses réponses, l'obligea impérieusement à parler. Elle desserra les dents et le malheureux père alla au fond des flots impétueux.

Quelques jours après, les rescapés sans ressources regagnaient le toit paternel et racontaient à la famille éplorée ce qui s'était passé et qui était conforme aux révélations de leur sœur. Ils étaient

[15] Siège des congrégations chinoises.

unanimes à déclarer que c'était à l'intervention miraculeuse de celle-ci, qu'ils devaient leur salut et dont l'ombre leur était apparue au moment de la détresse.

A la suite de cet événement extraordinaire qui ne manque pas de frapper l'imagination populaire, d'autres naufragés chinois auraient été sauvés aussi miraculeusement par la même jeune fille, agissant sous l'inspiration divine.

Après la mort de la jeune sainte, une pagode lui fut élevée dans son village natal, la 10e année du règne de l'Empereur Tuyên-Hoà de la dynastie des Tống vers l'an 1110 de l'ère chrétienne.

Sa fête qui tombait toutes les années au 23 du 3ème mois de l'année chinoise, a été toujours célébrée avec pompe par les Cantonnais de Cholon jusqu'au moment où le régime républicain a été instauré en Chine à la suite de la déchéance des T'sing. Quatre pagodes chinoises de Cholon non compris la principale dont nous parlons ici, ont été dédiées au culte de la célèbre déesse.

## § 2 — Fêtes données en l'honneur de la déesse Thiên hậu thánh mẫu.

Nous allons essayer de relater les fêtes d'antan en l'honneur de la déesse auxquelles, dans notre jeune âge, nous ne manquions jamais d'assister et qui attiraient tous les ans à Cholon une affluence considérable d'Annamites et de Chinois venus de tous les points de la Cochinchine. Elles avaient lieu le 18 du 3ème mois et se terminaient le 23, ayant duré 6 jours pleins.

Elles débutaient par une longue procession à laquelle contribuaient ou prenaient part les commerçants, les industriels, les entrepreneurs et les corporations professionnelles et se terminaient par une seconde procession identique.

Les Européens appelaient ces processions " La promenade du Dragon" à cause de l'exhibition du fabuleux animal en bois recouvert de papier que promenaient sur des perches de nombreux porteurs.

*Procession.*— Le 18 dès l'aube, on entendait dans les rues avoisinantes le brouhaha d'une multitude grouillante envahissant la pagode brillamment décorée et illuminée pour la circonstance, et flanquée sur le devant, d'un vaste hangar en bambou, décoré également avec art et sous lequel se massait, à certaines heures de la journée et de la nuit, une foule compacte, assistant à l'œil et debout pendant des heures, à des représentations théâtrales données sur une immense plate-forme établie en face en bambous et en madriers et protégée des intempéries de l'air par une toiture de paillote.

Le cortège se formait dans l'ordre prescrit d'avance et mettait au moins une heure et demie tant était longue sa composition.

Enfin au son d'une musique criarde, le défilé s'ébranlait. Des Chinois, coiffés de larges chapeaux de paille fine tressée en forme de cymbale, sous lesquels pendaient, derrière leur dos leurs longues tresses de cheveux [16] et court vêtus de rouge, ayant à la main des armes anciennes ; hallebardes, haches, piques etc....; ouvraient la marche, suivis de près des porteurs, costumés de la même façon, de bannières, d'étendards, de parasols de soie brodée de forme de dais circulaires et d'un grand brûle-parfum nickelé, déposé sur une table, que portaient quatre hommes, et dans lequel se consumait une bûche de bois d'aigle ou de sandal, entourée de baguettes d'encens répandant une odeur pénétrante.

Puis venaient en rangs serrés de deux, des notables chinois vêtus à la mode mandchoue : robes de soie bleu-foncé à larges manches, avec plastron brodé sur la poitrine, larges pantalons de même tissu et de même couleur, chapeaux de soie en forme de coupe renversée. Ils avaient aux pieds des souliers de soie brodée avec semelles de feutre et des éventails de plumes à la main.

Tous les figurants étaient abrités du soleil ardent à cette époque par un rectangle formé d'étoffe blanche et épaisse maintenu horizontalement par quatre porteurs. De nombreux enfants chinois des deux sexes de 6 à 8 ans mués en personnages historiques sous les costumes d'apparat, montés à cheval, représentaient les pèlerins ou les envoyés des cours impériales auprès des princes bouddhistes de l'Inde.

D'autres petits bonhommes transformés en guerriers, représentaient des scènes ou drames historiques, de pugilat, de duel, de chasse, etc... et étaient maintenus en l'air par des tiges de fer

[16] Les Chinois avaient encore leurs nattes de cheveux.

habillement dissimulées reposant sur des plates-formes transformées en petits bosquets verdoyants que portaient sur leurs épaules [17] 6 ou 8 hommes.

De distance en distance, le défilé était entrecoupé par des troupes de musiciens, jouant les uns des instruments à cordes, les autres des instruments à vent, et dont le concert était règle par un chef d'orchestre tapant à tour de bras, sur la peau d'un grand tambour, que portaient deux hommes sur une caisse de bois laqué, sculpté et doré en forme de dais rectangulaire. Des cymbales de bronze, dont les bruits assourdissants dominaient tous les concerts étaient espacées dans le défilé où figuraient également des porteurs de lanternes chinoises, de poissons, de batraciens, d'animaux divers faits en bois, recouverts de gazé transparente. De nombreuses inscriptions en relief, que portaient des banderoles flottant au vent, indiquaient de distance en distance, la participation de chaque corporation professionnelle à cette manifestation en l'honneur de la déesse, dont le palais portatif, vraie miniature en bois finement travaillé, un bijou artistique, précédé d'une dizaine d'individus sobrement vêtus censés représenter le personnel domestique, s'avançaient majestueusement, porté par huit hommes affublés de tuniques rouges et chaussés de grosses bottes chinoises.

Au passage du palais, les têtes s'inclinaient ou se découvraient et les pétards, tirés par les riverains crépitaient dans l'épaisse fumée où l'on distinguait, entre deux rangs de guerriers simulés, armés de lances et de boucliers, une grosse licorne (*Kỳ-lân*) se livrant à ses ébats fantastiques, tout en poursuivant un globe à éclat métallique qu'un Chinois, costumé en boxeur, faisait miroiter devant ses yeux énormes, sortant de leur orbite. Les ébats de cet être fabuleux ou préhistorique étaient cadencés par de grands coups frappés à tour de bras, sur la peau d'un tambour porté en balance par deux mercenaires marchant à côté du monstre supposé. Inutile de dire que les oreilles peu habituées à ce vacarme infernal se bouchaient instinctivement au passage de cet animal et de cet autre, non moins fabuleux, le dragon, long d'une vingtaine de mètres, qui le suivait de près et qui fermait la marche.

Au cours de la longue randonnée, sous un ciel de feu, les gens et les bêtes suaient, souffraient. Heureusement les premiers avaient à leur disposition de quoi éteindre leur soif: des plateaux de bois chargés de rafraîchissements ; limonade, bière, thé, cigares et portés par des coolies, étaient échelonnés de façon que tout le monde put se rafraîchir à volonté.

Enfin vers midi, la procession se disloquait, le palais portatif de la déesse rentrait à la pagode au milieu des crépitements des pétards. Les cérémonies et les représentations théâtrales se succédaient alors nuit et jour jusqu'au 23. A cette date, une seconde procession de composition identique, parcourant les mêmes artères, clôturait définitivement les fêtes. Au cours de ces dernières, la pagode était littéralement envahie par l'affluence des profanes et des croyants. La pièce principale où se trouvait le maître-autel était noyée dans une atmosphère étouffante de chaleur et de fumée épaisse, émise par les mille bâtonnets d'encens, chandelles ou cierges allumés en permanence, par la combustion de nombreux papiers cultuels et par les pétards tirés à intervalles rapprochés.

Le sanctuaire était naturellement noir de fumée qui ne paraissait pas autrement incommoder les nombreux fidèles Chinois et Annamites, surtout du sexe féminin, priant ou consultant la déesse à genoux.

Les offrandes se succédaient à toutes les heures de la journée, sans le concours d'aucun bonze, ici comme dans tous les temples désignés sous le nom générique de Miếu et dédiés aux génies ou aux personnages déifiés. Ces offrandes consistent ordinairement en un porc rôti en entier, offert sur un plateau de bois, accompagné de *bánh-bao*, gâteaux d'accommodement de forme semi-sphérique faits de froment.

Ces offrandes étaient retirées ensuite par ceux qui les avaient apportées, quitte à payer au *Từ* les frais nécessités par l'achat des bâtonnets d'encens et du papier argenté et doré dont il détient seul le monopole dans l'enceinte de la pagode.

[17] Les nombreux bambins qui figuraient à cette exhibition religieuse étaient, par un voeu de leurs parents, offerts spontanément au service de la déesse en cette circonstance, en échange de sa protection qu'on avait invoquée pour leur santé. Ils étaient tous harassés et fourbus à la fin de cette randonnée. Certains même étaient obligés de s'aliter.

Le *Từ* de la pagode dont il est question ici et qui est la plus fréquentée a toujours réalisé ainsi de beaux bénéfices. Aussi l'administration de la pagode a-t-elle décidé de mettre cette industrie lucrative en adjudication pour un certain nombre d'années.

Pendant toute la durée des fêtes ci-dessus décrites, les murs de la principale pièce servant d'entrée étaient entièrement recouverts de tableaux de scènes allégoriques bouddhiques. On y remarquait, non sans frisson, les exhibitions de châtiments terribles qui attendaient, aux enfers, les mortels qui s'étaient rendus coupables au cours de leur vie terrestre, des crimes ou pêchés impunis ou insoupçonnés.

Des individus de deux sexes étaient représentés jetés vifs dans l'huile bouillante, écartelé ou soumis à des supplices inimaginables. Des femmes adultères étaient plongées dans de grands récipients remplis d'huile bouillante après avoir été sciées en deux. Tous les crimes ou pêchés commis ici bas étaient punis, dans le Royaume des Ombres, par des supplices plus ou moins atroces suivant leur gravité.

Les fêtes somptueuses ainsi que les processions bruyantes qui en étaient le corollaire sont maintenant finies.

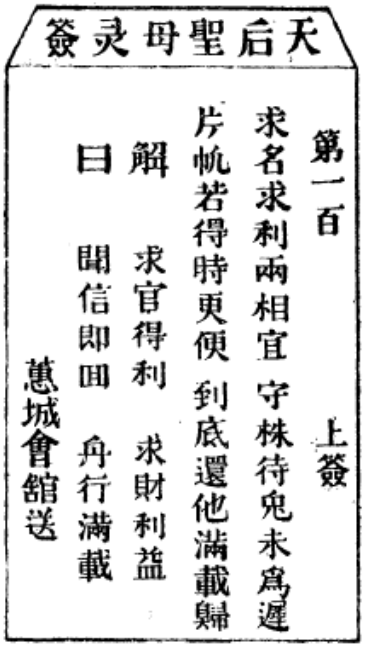
*Nos oncles d'aujourd'hui*, travaillés comme tous les peuples par les idées nouvelles étrangères à cette mentalité d'antan, et aussi par la civilisation matérielle, ont pensé, avec infiniment de raison, que toutes ces manifestations religieuses organisées avec beaucoup de travail, de peines exigeant des sommes considérables n'étaient, en somme, profitables à personne de leurs compatriotes. Avec l'argent de ces fêtes on a pu élever de nombreuses écoles pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse studieuse.

## § 3 — Xin-Xăm ou Consultation des personnages chinois et annamites déifiés et des divinités bouddhistes sur les actes intéressait la vie sociale

La presque totalité des populations chinoises et annamites non catholiques ont cru devoir, dans le courant de leur vie, avant d'entreprendre quoi que ce soit, s'en référer aux avis de la divinité qu'ils ont à invoquer. C'est ainsi que pour un mariage projeté, une entreprise à tenter, une maladie dont un des leurs est atteint et dont on redoute l'issue, un concours pour un emploi public auquel on se propose de se présenter, etc., on va consulter la divinité de son choix.

Après avoir bien pensé (il le faut) et pris un bain complet, on se présente, dans une attitude respectueuse devant le dieu, avec à la main des baguettes d'encens et des cierges allumés, achetés au *Từ* dont il est parlé plus haut. On plante les baguettes et les cierges dans le grand brûle-parfum, puis on expose sans ouvrir la bouche l'objet de sa visite en invoquant le Dieu et en le priant de faire des réponses aux questions qu'on lui adresse. On prie ensuite en faisant quatre grands *lạy*. Puis on secoue vivement, en se tenant à genoux, un étui en corne ou en bois contenant 100 lamelles en bambou numérotées de un à cent et on continue jusqu'à ce qu'une de ces lamelles sorte de l'étui. Alors pour s'assurer que cette lamelle ainsi échappée est bien celle indiquée par l'oracle, on jette à terre deux moitiés d'une racine charnue de bambou de format d'une patate ramassée qu'on aurait scindée en deux et qui aurait exactement la forme d'un mollusque bivalve si on joignait les deux parties. Si ces pièces en tombant, présentent toutes les deux, pile ou face, on recommence jusqu'à ce que l'une présente face et l'autre pile. Ce résultat acquis, on cherche parmi les cent imprimés exposés les uns à la suite des autres, par ordre de numéro, le long du mur, celui qui porte le numéro correspondant au numéro de la lamelle susdite et on l'emporte.

On interprète ou on en fait interpréter le texte par le Tir ou toute autre personne postée là exprès, moyennant une faible redevance (20 à 50 cents). Le contenu de cet imprimé porte, comme tous ses pareils, les résumés des mille faits historiques et sociaux, les anecdotes, les traits de piété filiale, de vertu, de courage, les songes, les excursions, les exploits d'anciens Chinois célèbres. On interprète à sa manière, les faits succinctement rapportés dans ces petites feuilles imprimées appelées par les Annamites « *Xăm* » dont ci-joint un modèle-type. On en déduit des réponses bonnes ou mauvaises, des avis favorables ou contraires de provenance divine.


天后聖母灵簽
第一百 上簽
求名求利兩相宜 守株待兔未爲遲
片帆若得時更便 到底還他滿載歸
解曰 求官得利 求財利益
聞信即回 舟行滿載
蕙城會館送

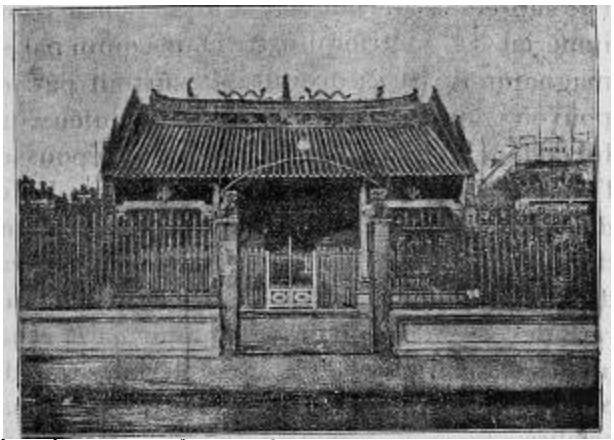
Fac-similé d'un *lá-xăm* ou consultation demandée le 4 août 1930 à propos d'une maladie. La personne qui en était atteinte et dont l'état de santé inspirait de l'inquiétude à son entourage fut remise.

Peu de personnes, ayant eu des réponses défavorables, ont osé marcher à l'encontre des avis exprimé.

Il n'est pas inutile de faire remarquer ici que le Tir d'aujourd'hui à qui l'esprit mercantile a suggéré de nombreux procédés ingénieux pour se procurer de l'argent a, de sa propre autorité, marqué toutes les lamelles de bambou dont il est parlé plus haut, des signes conventionnels au lieu des numéros d'ordre. Ainsi dès qu'une lamelle est sortie de l'étui secoué, le consultant ne sachant traduire, s'adresse naturellement au malin Tir, auteur de la fraude insoupçonnée, lequel, moyennant une légère allocation (10 à 20 cents) délivre l'imprimé se rapportant au signe connu de lui seul.

## § 4 — Thất-Phủ Võ-Đế-Miễu [18]

À côté de la pagode précédemment décrite, s'élève, à l'angle des rues de Canton et de Cây-Mai, un temple d'apparence, de dimensions et de style à peu près identiques au premier et précédé, comme ses similaires (Miễu) Chinois et Annamites [19] d'une vaste cour entourée d'une grille. C'est un des plus anciens.



*Thất-phủ Võ-đế-miếu (chùa Bảy Phủ Ông) angle des rues de Cây-mai et de Canton*

[18] Littéralement temple de l'Empereur Võ (Quan-Võ) construit aux frais des sept congrégations.
[19] Les Miễu sont des temples consacrés au culte des personnages déifiés ou des génies

Il aurait été construit en 1820 avec le produit d'une souscription faite parmi les sept congrégations chinoises, comme son nom l'indique. Il a toujours été dédié au culte d'un célèbre homme de guerre chinois du temps des Tam-quôc, où la Chine était partagée en trois princes qui luttaient continuellement les uns contre les autres, pendant toute leur vie, pour se disputer l'autorité suprême, sans pouvoir se hisser sur le trône impérial. Ce guerrier illustre était connu par sa magnanimité et sa droiture et surtout par les pouvoirs miraculeux plus ou moins fabuleux, qui lui étaient attribués, après sa mort, de repousser l'attaque d'une armée ennemie (Ngô) par l'effet d'un mirage de troupes innombrables descendant du Mont de Ngọc-Tiền-Sơn au secours d'un général de son pays. C'est un héros. Il servait avec un rare dévouement son prince et ami Lưu-Bị, un des compétiteurs au trône impérial, secondé par un ministre des plus habiles et des plus célèbres, *Khổng Minh*, considéré comme le Richelieu chinois.

Cinq pagodes cholonnaises dont trois annamites, se disputent l'honneur de son culte [20].

Le dieu, à longue barbe noire cachant une partie de son visage coloré en rouge, est représenté assis, ayant à sa droite son fils adoptif Quan-bình et à sa gauche Châu-xương, un de ses lieutenants tenant à la main une espèce de sabre posé verticalement à terre ; les deux derniers personnages sont représentés debout.

Le fidèle et rapide coursier du dieu, qui partageait avec lui la gloire des combats, est représenté debout tout harnaché près de la principale porte d'entrée.

*Quan-công*

Sa fête qui tombe tous les ans au 13 du premier mois, a toujours été célébrée avec une certaine pompe. Dans les maisons particulières chinoises et même annamites on voit souvent sur l'autel domestique le tableau représentant ce trio divin.

## § 5 — Tam-Sơn-Hội-Quán [21]

Vulgairement appelée *Chùa Bà Chúa* par les Annamites.

[20] Les trois pagodes annamites dédiées au culte de Quan-Công sont :

1. La *Nghĩa-Nhuận Hội-quán*, Rue de Gò Công
2. La *Phước-An - Hội-Quán*, Temple *Minh-Hương*) bld Frédéric Drouhet, près l'hôtel des postes.
3. La *Bửu-Sơn-Hội-Quán*, rue de Xóm Voi (2e quartier).

[21] Littéralement Association des gens de Tam-sơn (Trois Monts) qui est le nom d'une localité voisine de Fou-Tchéou; la pagode est donc foukienoise.

En bordure de la rue de Canton et contiguë à la pagode dont nous venons de parler, s'est fondé en 1839, un temple d'apparence et de dimensions modestes, mais intéressant par le fait de l'idole qu'on y adore.

En effet, il est dédié au culte de *Bà Chúa Thai Sanh*, déesse tutélaire de la conception, des nouveau-nés et des femmes en couche. Ce seul titre dit toute l'estime dont il jouit auprès du sexe féminin indigène. Son administration est naturellement assurée par un comité de dames annamites dont beaucoup sont mariées avec des Chinois.

Tous les ans, à l'approche de la fête de la déesse qui tombe au 18 du troisième mois, une délégation de ces dames se transporte au domicile des bourgeoises riches ou aisées et recueille les dons en espèces destinés à faire face aux frais que nécessitent les cérémonies données en son honneur. Ces fêtes durent environ trois jours.

Le simple fait des quêtes ainsi opérées suppose de la part de la pagode un état financier peu reluisant, puisque le budget en est alimenté par des loyers de quelques compartiments sans grande valeur. Les fêtes sont cependant célébrées avec un certain éclat dans l'enceinte de l'édifice sous le patronage du comité des dames et sont parfois accompagnées de représentations théâtrales données dans la cour.

Les femmes stériles ou simplement désireuses d'avoir de beaux rejetons constituent la principale clientèle de la pagode ainsi que les nombreuses femmes conçues ou ayant mis au monde des enfants difficiles à élever. Ces dernières viennent souvent prier ou rendre des actions de grâce à la déesse dont elles ont invoqué la protection pour leurs enfants au berceau ou pour ceux qui vont naître, et également pour leurs mamans.

Tam sơn hội quán
Temple de la Déesse de la Conception (chùa Bà chúa Thai Sanh), Rue de Canton

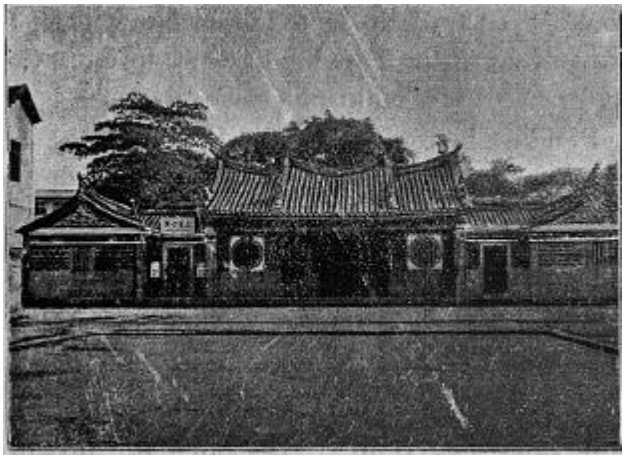
## § 6 — Nhị Phủ hội Quán

Ce temple foukienois a été, comme la dernière pagode, construit vers 1835, à l'angle de la rue de Paris et du Bd Bonhoure. C'est un des plus grands, des plus connus et des plus fréquentés de la ville. Il a été dédié au culte du Génie du Sol et peut-être aussi des biens [22] représenté par sa tablette placée sur le maître-autel sous un dais finement sculpté et doré.

C'est une pagode de style et de décors ordinaires mais dont l'architecture extérieure commune à tous les temples foukienois se reconnaît à première vue.

C'est dans sa cour vaste, fermée par des murs de clôture dans laquelle on accède par une grille en fer forgé, que la foule assiste encore, toujours gratuitement, aux représentations théâtrales, le plus souvent aux jeux des marionnettes foukienoises sur un petit théâtre en plein air.

[22] Littéralemant Génie du Bonheur et des vertus.



*Pagode foukienoise Nhị phủ hội quán (chùa ông Bổn) angle de la Rue de Paris et du Bld Bonhoure.*

Ces divertissements forains, corollaires des cérémonies religieuses sino-annamites complètes encore ici la fête du maître de céans qui tombe au 9 du premier mois chinois (Fête du Ciel) et du 10 du même mois (Fête de la Terre) qu'on célèbre en même temps.

La pagode illuminée pour la circonstance, surtout à l'intérieur, est envahie par la foule de profanes, des curieux qui s'y donnent rendez-vous, au milieu de la multitude de restaurateurs, de limonadiers, de liquoristes, de marchands de soupe chinoise, de fruits, de confitures, de cocos etc..., établis dans des baraques installées en plein air tout autour de la pagode et dans les rues adjacentes. On crie, on s'interpelle sur tous les tons en se frayant difficilement un passage à travers cette foule compacte notamment aux heures de représentations théâtrales.

Pendant ce temps, de nombreux fidèles surtout du sexe féminin prient ou rendent des actions de grâce au Génie dont ils ont invoqué, l'année précédente, la protection pour la santé des leurs ou pour la tranquillité et la paix de leurs foyers.

Ils apportent sur de grands plateaux métalliques des « *Bánh qui* » gâteaux en forme de tortue colorés en rouge de la grosseur d'un bol de *trà huế* [23] confectionnés avec de la pâte de froment additionnée de sucre et cuite à la vapeur.

Ces gâteaux sont offerts avec des cierges et des bâtonnets d'encens traditionnels fournis par le Từ du lieu, moyennant une modique redevance. Il renferme chacun au centre une boulette de confiture. On plante, suivant l'usage, ces cierges et ces bâtonnets dans le brûle-parfum placé exprès, après les avoir allumés, puis on se prosterne, on fait des Lay en murmurant une courte prière dont voici, à peu près, la teneur : « Seigneur, vous avez bien voulu, l'année dernière, me consentir un prêt d'un certain nombre de *bánh qui* dont nous nous sommes régalés et qui nous ont entretenus en bonne santé (ou qui nous ont porté bonheur) je viens aujourd'hui vous les rendre en quantité double comme l'ont toujours fait ceux qui ont eu, comme votre serviteur, recours à votre divine protection. Je profite de l'occasion pour vous en remercier respectueusement. »

Ces *Bánh-qui* rendus, ainsi que ceux qui sont fabriqués par la pagode, sont enlevés successivement et seront rendus l'année prochaine avec usure par des femmes dont la foi a été faussée par des procédés aussi simplistes que puérils.

Indépendamment des pagodes précitées, dédiées au culte de la Déesse de *Mi Châu*, du général *Quan Công*, de la Déesse de la Conception, du Génie du Sol, il existe à Cholon cinq pagodes chinoises dont quatre ont été consacrées à la vénération de la Déesse de Mi Châu et la dernière à celle de Quan Công. Ces temples par la similitude des cultes auxquels ils ont été affectés, ne méritent pas qu'on s'y arrête. Nous nous contentons simplement de les énumérer ci-dessous [24].

[23] Thé indigène obtenu avec des feuilles séchées de l'arbuste à thé du pays en infusion et qui se boit clans des bols en porcelaine.

[24] Ces pagodes sont les suivantes :

1°/ Thất-phủ Thiên-hậu-cung, Rue de Cây mai (chùa Bẩy phủ Bà)

## CHAPITRE IV — Pagodes annamites

Les nombreuses pagodes annamites de Cholon sont divisées en « *Miễu* » consacrées au culte des personnages déifiés et en *Từ*, spécialement affectées à la vénération de Bouddha et des divinités bouddhistes. Trois sur quatre *Miễu* annamites sont consacrées au culte de *Quan Công* [25] le héros du temps des *Tam quốc* dont il a été question au § 4, chapitre III et la dernière est réservée au culte des derniers Empereurs des Ming renversés par la dynastie mandchoue.

### § 1 — Minh-hương-gia-thạnh

Ce temple bien connu, le plus ancien peut-être des monuments annamites en Cochinchine, et dernier vestige des Ming en ce pays, a été construit sous le règne de l'avant-dernier roi de la dynastie des *Lê Cảnh-Hưng* en l'année *Kỷ dậu* (1788) par les petits-fils des officiers et soldats de la brigade *Trần-thắng-Tài* réfugiés à Biên-hoà. Rappelons en quelques mots, le premier établissement des Chinois en Cochinchine, alors pays cambodgien. D'après l'histoire, *Dương-ngạn-Địch* (Yang Yenti) et *Trần-thắng-Tài* (Chengt '-Sai), partisans de la dynastie des Ming que les Mandchous avaient chassés du trône, abordèrent à la tête de 3000 hommes montés sur 50 jonques à *Đà-nẳng* (Tourane) en 1679. Ils demandèrent audience au *Chúa* (Seigneur) *Hiền-vương* résidant à *Huế*, lui firent part de leur désir de se fixer dans le pays et de servir les souverains d'Annam.

Le seigneur de Huê leur fît bon accueil, les invita à dîner ainsi que leurs lieutenants dont *Huỳnh Tấn* et *Trần-an-Bình*.

Et après leur avoir conféré des titres de mandarin, il les autorisa eux et leurs hommes, à s'établir en Cochinchine où s'étaient déjà fixées de nombreuses colonies annamites.

Il écrivit même au roi cambodgien résidant à Saigon pour l'engager à bien recevoir et à bien traiter les hôtes chinois.

Une bonne partie de la flottille, sous les ordres de Trần-thắng-Tài, leva l'ancre la première et se dirigea vers le Sud, entra dans le Cần-giờ et remonta le Sông-Đồng-nai jusqu'à Biên-hoà où les réfugiés s'établirent. L'autre partie, à la tête de laquelle se trouva Dương-ngạn-Địch, ignorant sans doute la situation géographique de l'endroit où se dirigeait le premier convoi, remonta le Cửa-tiền et aborda à Mytho. Les Chinois de Biên-hoà firent de cette dernière localité une ville prospère où venaient commercer les Chinois, les Européens, les Japonais, les Chàvà (Malais ou Indous).

---

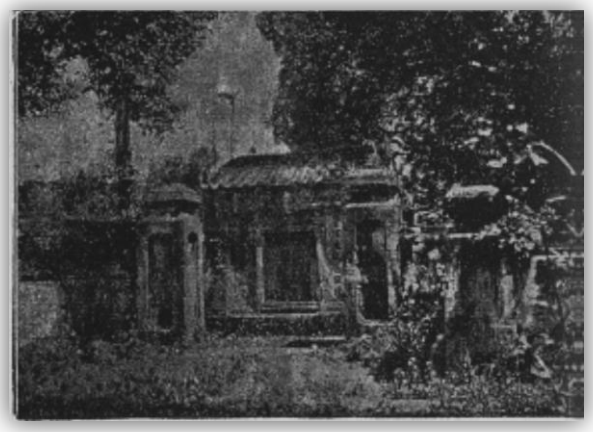
2°/ Hà-chương-hội-quán, Rue de Cây-mai (chùa Ôn-Hược)

3°/ Ôn-lăng-hội-quán, Rue des sept congrégations (chùa Ôn-lăng)

4°/ Nghĩa-an-hội-quán, Rue de Cây-mai (chùa Ông-nhỏ)

5°/ Quỳnh-phủ-hội-quán, Rue des Marins (chùa Hải-nam)

[25] Voir la note 20 page 19.



*Tombeau de S. E. Ngô-nhơn-Tịnh retrouvé dans un coin pittoresque d'un cimetière privé du village de Chi-hoà (Gia-Định) et distant de 500 m de l'hippodrome de Saigon.*

La colonie chinoise de My-tho, était composée, en majeure partie, d'éléments turbulents qui, en Juin 1689, à l'instigation de *Huỳnh-tấn*, assassinèrent leur chef et mirent *Huỳnh-tấn* à sa place. Celui-ci fit construire des forts à Rạch-nan (province de *Định-tường*), de nombreuses jonques armées en guerre et fondre des canons, grâce auxquels il intercepta la voie commerciale du Cambodge. Néac Ong-Thu qui régnait à Phnom-Penh, effrayé des préparatifs et de l'attitude de ces Chinois, fit élever, lui aussi, le long du fleuve, trois forts, le premier à *Ba-cầu-Nam* (probablement Banam), le second à Phnom-Penh et le dernier à Gò-bích probablement *Gò-sắt* (Pursat) et barrer le fleuve par un barrage de câbles métalliques.

Le second roi du Cambodge, résidant à Saigon, mit *Ngải-vương*, successeur de *Hiền-vương* au courant des faits signalés plus haut. Ce dernier envoya, sous les ordres du Général de brigade *Thới-khương-Định*, marquis de Vạn-long, un corps de troupe auquel se joignait le chef chinois de Biên-hoà et l'usurpateur *Huỳnh-tấn* chargé du commandement de l'avant-garde.

On fit répandre le bruit que l'expédition était dirigée contre le Cambodge.

Les jonques chargées de troupes de débarquement passaient devant Rạch-gầm (Mytho) lorsqu'on se saisit de la personne de *Huỳnh-tấn* qu'on mit à mort. On se retourna ensuite contre ses forts qu'on détruisait, puis reprenant la marche en avant, la flottille arriva devant Phnom-Penh, après avoir tout détruit sur son passage...

Revenons à notre temple *Minh-hương-gia-thạnh*. Les réfugiés politiques chinois étaient des hommes valides qui faisaient souche, comme nous l'avons écrit précédemment, dans leur pays d'adoption en s'unissant à des femmes indigènes. Ils furent dans la suite rejoints par d'autres compatriotes, immigrants presque tous célibataires qui formaient, avec les nombreuses colonies annamites venues successivement du Centre, la majeure partie de la population du *Nam-kỳ*. Le temple dont nous parlons fut donc élevé par des descendants des pionniers chinois pour perpétuer le culte des Ming et aussi celui de *Trần-thắng-Tài*, un de leurs vaillants défenseurs exilé et mort à l'étranger pour la cause qu'il défendait.

Le temple dédié aux mânes impériaux, situé, rue des Marins à proximité du commissariat central de police, est d'apparence modeste.

Des deux côtés du sanctuaire réservé au *Long-phi* (Dragon) emblème impérial, on voit, inscrit en gros caractères, les noms et les titres de *Trần-thắng-Tài* et de *Nguyễn-phước-Lễ* d'un côté et ceux des premiers *Minh-hương* célèbres de l'autre [26].

[26] 1°/ Trịnh-hoài-Đức, né à Biên-hoà d'un fils de réfugié politique, fut envoyé en 1811 par Nguyễn-Ánh (Gia-Long) à la cour de Pékin solliciter l'investiture pour le prétendant qui avait déjà réuni sous son sceptre les trois tronçons du pays. Il fut ministre des emplois publics et chargé de la rédaction des Annales politiques.

On lui doit une géographie élémentaire de la Basse-Cochinchine « *Gia-định Thống-Chí* » traduite en français.

Inutile de dire que le culte de ces derniers ne figurait au temple que longtemps après sa fondation et leur mort, lorsqu'on se souvenait des services éminents qu'ils avaient rendus au roi.

Au début, les descendants mâles et aisés des premiers colons chinois étaient inscrits d'office sur la liste de la société fondatrice du temple. Dans la suite, on y admettait tous les *Minh-hương* qui désiraient en faire partie.

Le conseil d'administration en était représenté par quatre notables qui géraient les finances, veillaient au culte et à l'entretien de l'édifice dont le budget est alimenté par des revenus importants provenant de loyers de beaux compartiments.

Une notabilité annamite de Cholon, M. *Kha-văn-Lân*, médecin asiatique, qui jouit de l'estime publique, assure depuis de longues années la direction de la *Minh-hương-gia-thạnh* bien connue.

La fête du souvenir des *Minh* qui a lieu tous les ans dans la première quinzaine du mois de janvier du calendrier sino-annamite, a été toujours célébrée avec éclat.

*M. Kha-văn-Lân, Président du Conseil d'Administration de la Minh-hương-gia-thạnh*

Le temple confié, comme ses pareils, aux soins d'un Từ chargé d'entretenir les feux, est dans ces circonstances brillamment illuminé, meublé et décoré avec art. On y admire une multitude de tapisseries de luxe, des tentures brodées d'or pendant le long des colonnes massives de bois dur soutenant les portiques enguirlandées de longues pièces de soie multicolores artistement disposées de façon à former des glands, des armoiries, des écussons de soie. Sur des tables d'autels disposées de place en place dans la pièce principale et recouvertes sur le devant de tentures rectangulaires de soie brodée d'animaux symboliques, dragon, licorne, phénix, etc., fourmille une foule d'objets anciens et rares : vieilles potiches en porcelaine, services à thé et à bétel de valeur voisinant avec des brûle-parfums artistiques et des chandeliers assortis en cuivre et en laiton.

Au jour convenu, les cérémonies commencent vers sept heures du soir aux accents d'un orchestre installé tout près, par des offrandes faites aux mânes consistant en un porc, un bœuf, une chèvre, tués, pelés et ouverts, placés chacun sur une tablette séparée [27] accompagnés de fleurs en profusion, de grosses chandelles de cire d'abeille, de bâtonnets d'encens allumés. Les notables de la pagode, en grands costumes de cérémonie [28], se livrent au son de la musique, à de longues et nombreuses génuflexions. Des festins splendides ont été ensuite servis à tous les membres de la société

---

2°/ Ngô-nhơn-Tịnh fut, lui aussi, ministre des travaux publics à la cour de Hué et allié du premier.

3°/ Vương-hữu-Quang, contemporain des deux précédents, fut un mandarin de mérite, très érudit.

[27] Ces offrandes sont appelées Tế-tam-Sanh (sacrifices de trois têtes de bétai ; à la fin desquelles, l'administration de la pagode procède, d'après une coutume ancienne, ici comme ailleurs, au dépeçage des animaux, immolés et en offre des quartiers plus ou moins grands aux adhérents selon leur grade ou leur rang hiérarchique.

[28] Ces costumes anciennes et qui se portent encore dans les cérémonies rituelles ou de mariage se composent, outre le turban artistement enroulé autour de la tête, d'une ample robe de soie de couleur bleue avec des manches non moins larges qui dépassent les bras et d'un pantalon flottant de soie blanche.

convoqués pour la circonstance et évalué à une centaine personnes. La fête dure deux jours dont le second, est consacré, vers sept heures du soir, aux offrandes faites aux fondateurs du temple et qui consistent en victuailles et en un porc rôti en entier, avec tout le cérémonial usité sans toutefois oublier les pétards et l'alcool de riz traditionnel qui accompagnent toutes les fêtes et les cérémonies sino-annamites.

## § 2 — Nghĩa-nhuận-hội-quán.

*Quai de la distillerie, premier quartier.*

Cette pagode annamite fut construite après l'occupation française vers 1872, avec le produit d'une souscription, et dédiée au culte de *Quan-công* dont le pagodon (*Miễu*) tombait en ruines. Elle est de style chinois, légèrement moins vaste que ses similaires, mais mieux entretenue.

Son budget, des plus modestes, est alimenté par les loyers qu'elle tire de ses lots de terrains urbains. Sa direction fut pendant les premières années de son existence, confiée à une commission composée de principaux donateurs qui avaient participé pécuniairement à sa construction. Cette commission avait, pendant longtemps, pour la conseiller S. E. *Đổ-hữu-Phương* de Cholon [29] .

Comme toutes les pagodes annamites, la *Nghĩa-nhuận Hội-quán* était plus ou moins bien dirigée par la commission susnommée dont les attributions n'étaient pas nettement définies. M. *Đỗ-hữu-Trí*, le distingué conseiller à la cour d'appel de Saigon, un des fils de l'illustre *Tổng-đốc*, qui s'intéressait à tout ce qui était de son feu père, a doté l'association de la pagode de la personnalité civile en réformant sa constitution primitive.

Le conseil d'administration en est maintenant présidée par une notabilité cochinchinoise, M. *Trương-văn-Bền*, l'industriel bien connu, ancien conseiller colonial.

La fête et la cérémonie célébrées annuellement ici comme aux temples similaires ont été identiques en ce qui concerne la date, ainsi que l'organisation et le cérémonial usité, ce qui nous dispense d'y revenir. Inutile également de dire que c'est la seule pagode annamite qui soit officiellement reconnue, grâce à M. *Đỗ-hữu-Trí* et dont la direction a été modernisée.

## § 3 — Phước-an Hội-quán
Boulevard Frédéric Drouhet, 4e quartier.

## — Bửu-sơn Hội-quán
Rue de Xóm- Voi, 2e quartier

Le temple qui porte la première dénomination est presque à l'état de neuf, bien qu'il date d'un quart de siècle.

C'était à l'origine un petit *Miễu* dédié comme la précédente au culte de *Quan-công* et qui tombait en ruines faute d'entretien. Le comité annamite qui s'en occupait, dans l'impossibilité de le réédifier, se décida en 1900, de léguer ses droits et prérogatives à une association des *Minh-hương* formée exprès et qui accepta de le faire revivre et d'entretenir le culte auquel il avait été dédié.

Aussi l'ancien *An-hóa Cổ-miễu* a-t-il été ressuscité sous la forme d'une pagode moderne, coquette et dotée de dépendances luxueuses, meublées avec goût. La vaillante commission qui préside à sa destinée est dirigée par une notabilité industrielle M. *Nguyễn-chiêu-Thông*, ancien conseiller municipal.

*Bửu-sơn Hội-quán*. — Enfin la dernière pagode annamite du genre de Miễu consacrée au culte de Quan-công est celle de la Rue de *Xóm-voi*, 2e quartier. C'est un temple ordinaire peu fortuné et

[29] Đổ-hữu-Phương (1840-1914) dont le nom a été donné à un boulevard de la ville de Cholon, fut un grand ami de la France à laquelle il avait rendu des services éminents. C'était une noble figure universellement connue, le trait d'union entre le gouvernement protecteur et la population du Nam-kỳ à la pacification duquel il avait largement contribué.

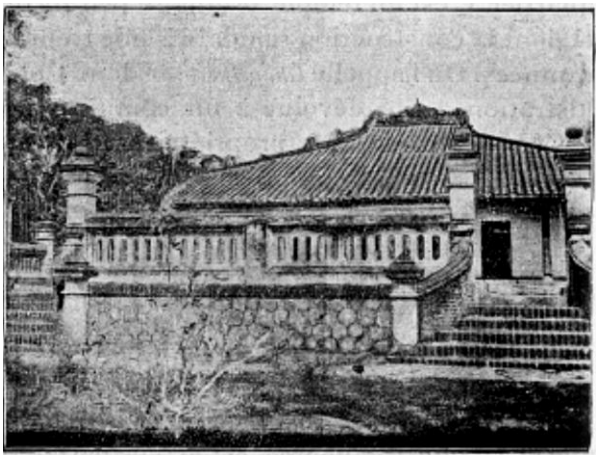
Il fut fait Tông-đốc honoraire et commandeur de la Légion d'Honneur. Ses fils, élevés en France, sont des hommes distingués et servent la nation tutélaire à différents titres.

dont la construction remonte à une trentaine d'années. On l'appelle *Chùa Bửu-sơn* dont l'administration a été dévolue à un comité présidé par M. *Dương-công-Cẩn*, propriétaire.

## § 4 — Giác-viên-tự

*Vulgairement appelée chùa Hố đất (14e quartier)*

Cette pagode, la plus importante, la plus connue et la plus fréquentée, est le type parfait des temples bouddhiques annamites. Située dans le quartier le plus paisible, loin des bruits de la ville, au milieu d'un bosquet verdoyant, que baigne un petit *rạch* [30] la Giác-viên-tự fut créée par le Révérend *Hoà-thượng Hải-tịnh* (Supérieur) de la pagode de *Giác-lâm* (à Phú-thọ) à un kilomètre environ de distance. C'était à l'origine un temple exigu et bas, établi en cet endroit, la deuxième année de Gia long (1803) pour la commodité de son projet. En effet Hải-tịnh caressait le désir de rebâtir sa pagode de *Phú-thọ* et dans ce but les dépendances du nouveau temple abritaient provisoirement les grosses bûches de gỗ et de matériaux destinés à la pagode qu'il se proposait de reconstruire. Ces bûches et ces matériaux amenés par voie d'eau étaient ensuite transportés à pied d'œuvre par des charrettes à bœufs. La *Giác-viên-tự* fut dans la suite dirigée par de bons prêtres qui, par leur abnégation et leur vie austère, gagnèrent la confiance et l'estime des croyants. Ces derniers en nombre sans cesse accru ont, par des libéralités et des donations, assuré sa prospérité, due en grande partie, au Hoà-thượng actuel, le plus distingué que l'on connaisse.



*Vue d'ensemble de la Pagode Giác-viên-tự 14e quartier, Cholon*

[30] Arroyo, petit cours d'eau.

*Le révérend Hoà-thượng Hoằng-ngãi (Trần-văn-Phong) supérieur de la Giác-viên-tự (Chợ-lớn) décédé le 23 Décembre 1929.*

Elevé par la volonté populaire à la dignité équivalente à celle de l'Evêque (*Hoà-thượng*) en 1924, à la suite des cérémonies bouddhistes imposantes en même temps que deux de ses collègues [31] le révérend *Trần-văn-Phong* (en religion *Hoằng-ngãi*) est né en 1857 à *Bà điểm* (aux environs de Gia-định). Son père, médecin traditionnel, lui fit apprendre de bonne heure les caractères chinois.

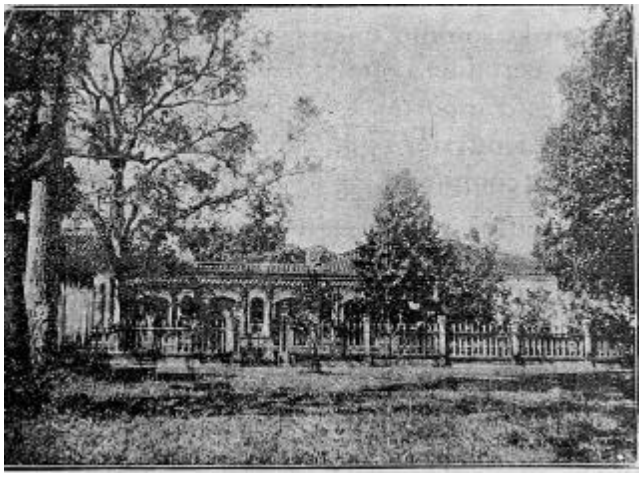
À l'âge de 18 ans sa vocation pour l'état ecclésiastique se déclara si forte que, refusant de se marier, au risque de mécontenter son oncle et tuteur. (Il avait perdu ses parents de bonne heure) il entra délibérément dans l'ordre et fut ordonné prêtre à 25 ans à la pagode qu'il dirige depuis plus de trente cinq années avec tant de compétence, de zèle et de dévouement. A la conscience professionnelle le nouveau prêtre joint les qualités les plus solides du cœur, ne vivant exclusivement que des végétaux, marchant pieds nus, couchant sur la dure et n'acceptant qu'à contrecœur, les titres que le clergé bouddhique lui décerne en guise d'avancement.

C'est ainsi qu'il a mis plus de vingt cinq ans à franchir deux échelons de la hiérarchie religieuse. Il est inutile de dire qu'une vie aussi austère n'est pas passée inaperçue et que le prêtre qui l'a menée ne se soit imposé à la vénération des fidèles par tant d'abnégation et de labeur consacré au service de la Religion.

Non content de faire de sa pagode la plus prospère de Cholon, il a entrepris de remettre à neuf la pagode de *Giác-lâm* (à Phú-thọ) dont le premier supérieur, le *Hoà-thượng Hải-tịnh* — on s'en souvient — a fondé en 1903 la pagode qu'il dirige actuellement. Il y a consacré trois années d'efforts consécutifs, surveillant les ouvriers, partageant avec eux le labeur du travail manuel, veillant à tout avec une compétence indiscutable.

Il a réussi ainsi à faire de la *Giác-lâm-tự* une des plus belles pagodes du pays, et en a confié la direction au *Yết-ma Phạm-văn-Tiên* son disciple.

[31] Les révérends Từ Phong (Nguyễn-văn-Tường) et Thanh-Ân (Nguyễn-văn-Bằng) supérieurs des pagodes de Giác-Hải et de Từ-Ân.



*Pagode de Giác-lâm-tự (vue de côté) à Phú-thọ (Gia-định)*

A voir ces deux dernières pagodes si bien construites si abondamment pourvues de décors et de sculptures fines et si luxueusement meublées, on les croirait riches. Oui, mais pas en numéraires ni en revenus importants. — Elles le sont simplement par la sage économie de leur directeur et par le bon usage qu'il fait des libéralités reçues. On ne se rendait pas compte du temps ni de la patience que met ce bon prêtre à empiler piastre par piastre les moindres libéralités encaissées de temps à autre, sans jamais y toucher, jusqu'au jour où la somme amassée lui permette d'effectuer certaines améliorations qu'il juge opportunes d'apporter à ses pagodes. Il fait alors venir des ouvriers qui exécutent le travail et les paya comptant.

Il a réussi à doter ainsi ses pagodes d'une foule de décors, de sculptures, de brûle-parfums et de chandeliers artistiques dont l'ensemble contribue à l'embellissement général et qu'il ne pouvait acquérir en une seule fois, faute de fonds disponibles.

La *Giác-viên-tự* ; indépendamment des libéralités qu'elle reçoit, dispose d'un fermage de 1000 gia de paddy que rapportent les rizières dont elle a la propriété exclusive.[32]

*Le Yết-ma Phạm-văn-Tiên disciple et successeur du Révérend Hoằng-ngãi, né en 1875 au village de Bình-thới (Gia-định) annexé à la ville.*

[32] Nous avons appris avec regret le décès de l'excellent bonze dont nous entretenons ici nos lecteurs. Il a expiré le 23 Décembre courant, à l'âge de 63 ans, universellement regretté. Ses funérailles qui auront lieu le 3 Janvier prochain, seront célébrées avec pompe. Déjà de nombreuses délégations de bonzes arrivent de tous les points de la Cochinchine.

## § 5 — Giác-Hải-Tự

*Phú-lâm, 14e quartier,*

Cette pagode de date récente (*Mậu-tí* 1887) a été établie au milieu d'un quartier indigène populeux, dans un grand jardin, par une dame annamite qui était propriétaire du terrain. Mme Hồ-thị-Lộc (c'est le nom de la fondatrice) bâtit le temple en question et en confia la direction au *Chủ-tọa Nguyễn-minh-Sự.*

À la mort de ce dernier survenue en 1908, un prêtre évolué, intelligent, instruit et plein d'initiative lui succéda, et sous son impulsion, la pagode qui végétait après la mort de sa fondatrice, se releva rapidement et fut bientôt trop étroite pour recevoir les nombreux croyants qu'attirait la bonne réputation du prêtre directeur, *Nguyễn-văn-Tường*, puisqu'il faut le nommer, est né à *Vĩnh-thạnh - (Gò-công)* en 1863, de parents riches. Il aurait pu être heureux au milieu des siens et jouir tranquillement de l'héritage paternel.

Mais il a préféré mettre son talent au service de Bouddha et se fit bonze. Après un stage de cinq années, passées dans une pagode de sa province, il vint prendre la succession de *Nguyễn-minh-Sự* et la fit prospérer.

— 90 —

Il fut Yêt-ma en 1912, année au cours de laquelle il a entrepris, avec le concours de quelques fidèles riches, la reconstruction de sa pagode devenue, il est dit plus haut, trop étroite et ne répondant plus à l'hygiène élémentaire moderne.

*Autel central de la Pagode de Giác-hải-tự à Phú-lâm (Cholon)*

*Le Révérend Hoà-thượng Từ-phong (Nguyễn-văn-Tường) supérieur de la Pagode Giác-hải-tự*

La nouvelle pagode a donc vu le jour et a été inaugurée avec éclat ; mais elle n'est pagode que de nom. Son directeur qui est en même temps, son architecte, prêtre évolué, plein d'initiative, avons-nous dit, qui a déjà traduit certains livres sacrés en *quốc-ngữ* populaire à l'usage des fidèles ne lisant pas les caractères chinois et qui a effectué de nombreuses tournées de conférence dans l'Ouest de la Cochinchine, a cru devoir donner à son œuvre l'aspect extérieur d'une église catholique ou d'un temple protestant.

Et cette église de forme extérieurement, aménagée en pagode, est propre, bien tenue et fréquentée. En récompense des services rendus, le Yêt-ma réformateur a été élevé à la dignité de hoà-thượng en 1924. Au physique, c'est un prélat assez grand, sec et anémié comme le sont, en général, les prêtres bouddhiques astreints au régime végétarien. Il est affable, ne se prive pas d'un confort relatif et s'accommode fort bien de la fréquentation européenne.

## CHAPITRE V

### § 1 — Les obsèques du bonze Hoàng-ngãi

Hier soir, à 15 heures avaient lieu à Phú-lâm (Cholon) les obsèques solennelles du Chef des bonzes de la Cochinchine *Trần-văn-Phong*, en religion *Hoằng-ngãi* dont nous avions annoncé la mort récemment.

Plus de mille bouddhistes y assistaient, venus de tous les points de la Cochinchine. Ils étaient de tout âge et de toutes conditions sociales, ainsi qu'en témoignaient les automobiles nombreuses et luxueuses qui transportaient pas mal d'entre eux.

À une heure et demie de l'après-midi, le fastueux cercueil, laqué en rouge, timbré aux caractères d'or, fut sorti en grande pompe, de la demeure mortuaire, pour être exposé, pendant quelques instants, à la vénération des fidèles, pendant que des prêtres bouddhistes, aux costumes bariolés de cérémonie, récitaient les prières funèbres, scandées par la voix monotone des tocsins en bois et des cloches de cuivre.

L'inhumation eut lieu, selon l'usage, dans la cour de la pagode où résidait le défunt, et où l'avaient déjà précédé quantité de ses pieux devanciers, comme l'indiquaient les tombeaux de pierre de Biên hoà qui donnaient au lieu l'aspect d'un petit cimetière bouddhique.

La fosse était préparée d'avance, et cimentée, suivant le mode moderne, au lieu d'être, comme autrefois, simplement revêtue, à ses parois intérieures, d'une mince couche de mortier.

*(L'Echo Annamite du 1 Janvier 1930)*

## § 2 — Un chef de bonze se brûle vif.

Nos lecteurs se rappellent qu'il y a quelques années, notre correspondant particulier de Huế nous rapportait un événement qui faisait assez de bruit dans la vieille capitale de l'Annam : le *Huề-thượng Hoàng-nguyên* avait pris la résolution d'en finir avec la vie, en brûlant sa (guenille) selon les rites du bouddhisme. Mais l'Administration française intervint, pour interdire ce suicide, qu'elle considérait comme barbare. Le bonze dut ainsi faire la grève de la faim, pour se rendre au Nirvana.

Un fait assez semblable vient de se produire à Biên-hoà à la pagode *Phước-long*, au village de *Hiệp-hoà* du canton de *Phước-vĩnh-Tường*. Le chef de céans *Đào-văn-Nuôi*, âgé de 60 ans, donna d'ordre à ses collègues de quitter le monastère, pour n'y revenir que quelques heures après.

En leur absence, le vieux prêtre bouddhiste s'arrosa de pétrole et monta sur un bûcher, constitué par une meule également baignée, au préalable, du liquide inflammable, auquel il mit le feu.

Puis, il attendit la mort, tranquillement assis, les mains jointes en prière, dans une position d'extase, au sommet de son socle de paille.

À leur retour, les disciples du saint homme trouva son cadavre carbonisé.

Đào-văn-Nuôi avait eu la présence d'esprit et la modestie de n'annoncer à personne son macabre projet, auquel se seraient certainement opposées les autorités locales, si elles en avaient été mises au courant. Hoàng-Nguyên n'avait pas su observer cette discrétion. Disons, à sa décharge, qu'il ne s'était point attendu à l'hostilité que rencontra l'exécution de son désir. Son émule de Cochinchine avait sans doute mis à profit cette expérience.

Ces deux morts pieuses prouvent suffisamment que, malgré l'actuelle dépravation des mœurs, qui atteint même, chez nous, les milieux religieux, on trouve encore, en pays d'Annam, des disciples de Çakia-Mouni, assez croyants et détachés des biens de la terre pour sacrifier leur vie à leur foi.

*(Echo Annamite du 31 Mars 1930)*

———————